

EUSTACHE LESUEUR

Il naquit à Paris, rue de la grande Truanderie, une rue noire, sale, étroite et puante, dont le nom raconte l'origine. Son père, Cathelin Lesueur, était tourneur en bois; d'autres disent sculpteur.

La vérité, sans doute, c'est que Cathelin Lesueur comptait au nombre de ces admirables artisans qui ont taillé dans le bois les meubles merveilleux qu'on se dispute aujourd'hui. Les archives de l'art n'ont point retenu les noms des *maîtres tailleurs d'images* dont le ciseau fouillait dans les rétables d'autels toute une légende, ou sur les bahuts et les dressoirs, des chimères fantastiques, des fruits et des fleurs, de galantes figures; ils sont morts oubliés, sans avoir laissé leur nom écrit autre part que sur les registres de leur confrérie.

Quoi qu'il en soit, Cathelin Lesueur ou Le Sueur, comme signa plus tard son fils, savait les principes du dessin, puisqu'il fut le premier maître d'Eustache.

C'est dans son atelier, et sur son établi, que l'enfant manifesta les dispositions qui décidèrent sa famille à l'envoyer à l'école chez Simon Vouet.

A cette époque, quand de sculpteur on devenait peintre, on montait d'un degré l'échelle sociale; je puis même dire que d'artisan on devenait *artiste*.

La sculpture, chez nous, a été longtemps avant de conquérir sa place parmi les arts libéraux. Elle produisait des chefs-d'œuvre sans en recueillir la gloire. C'est que la sculpture demandait alors ses modèles à la peinture. Ainsi, au temps du grand roi, Lebrun, le contemporain et l'émule de Le Sueur, fournissait encore la composition des groupes de la Fronde.

Cette mode a continué longtemps, sinon dans les faits, au moins dans les principes. De là le brio particulier, la fougue et la *manière* de la sculpture française au dix-septième siècle; de là aussi, peut-être, cette vie singulière que les sculpteurs portraitistes du dix-huitième siècle ont donnée à leurs bustes.

Plus tard, lorsque Louis David vint réformer radicalement l'école française, on prit l'antique pour point de départ, et ce fut la peinture qui se modela sur la sculpture. Ainsi l'on s'apercevra, au premier examen, que presque toutes les figures des tableaux de David et de ses élèves sont agencées dans les conditions sculpturales, et pourraient très-bien fournir le type d'une statue ou d'un groupe, tandis qu'au contraire, les œuvres des sculpteurs du règne de Louis XIV semblent des peintures en ronde bosse.

Si, dans les hautes régions de l'art, la sculpture restait encore sous la tutelle de la peinture, qu'était-ce donc dans les régions secondaires? dans celles où le

ciseau du sculpteur attaquait l'humble bois de chêne au lieu d'attaquer le marbre ou le bronze?

C'est ainsi que, destiné probablement à être sculpteur par la coutume qui voulait ainsi qu'un fils suivit la carrière de son père, Eustache Le Sueur fut jugé digne de devenir peintre.

Ces renseignements ne sont point inutiles au début de la biographie et de l'appréciation d'Eustache Lesueur. Peut-être ses premières études sculpturales eurent-elles une influence sur son talent pur et correct; peut-être leur dut-il l'inspiration de son style simple et naturel, qui sortit si bien de la manière tourmentée de Simon Vouet.

Eustache Le Sueur était né en 1617; il entra fort jeune chez Vouet, où il fut le condisciple de Mignard, Lebrun, la Hire, Testelin, Dufresnoy, Michel Dorigny et André le Nôtre. De ces artistes, tous célèbres, il est celui qui sut le mieux triompher de la mode, et se créer un style que les siècles ne vieilliront pas.

Aussi n'eut-il pas de son vivant le succès et la fortune de Lebrun et de ses autres condisciples. Comme Chardin, il vécut pauvre. Mais n'anticipons pas.

Son assiduité au travail, sa facilité, son zèle, son goût précoce, comme aussi la douceur de son caractère, le firent bientôt distinguer par Vouet, qui l'employa beaucoup à travailler avec lui.

Eustache Le Sueur prit part ainsi à beaucoup des travaux commandés par le cardinal de Richelieu à Simon Vouet, qui était alors *premier peintre du roi*. Parmi ces travaux, on cite particulièrement une suite de modèles pour les Gobelins, représentant des sujets mystiques, et qui seraient entièrement de la main de Le Sueur.

A cette époque, le talent de l'élève s'identifiait encore tant à celui du maître que quelques-uns de ses tableaux lui furent attribués. Mais, peu à peu, le génie propre de Le Sueur se dégagait des influences d'école; il arriva par degré à cette simplicité, à cette noblesse, à cette grandeur majestueuse qui en sont les principaux caractères.

Laissant Lebrun se lancer à corps perdu dans l'exagération et la pompe théâtrale qui plaisaient à Louis XIV, et Mignard descendre à l'afféterie qui devait préparer la manière du siècle suivant, il demeura ferme dans l'admiration du beau, tel que les anciens et Raphaël l'avaient conçu.

Lesueur n'est jamais allé en Italie: c'est donc la nature même de son inspiration qui l'a jeté dans la voie de Raphaël, et non l'esprit d'imitation. Il suffit, d'ailleurs, pour s'en convaincre, d'étudier avec quelque

attention l'œuvre du maître français. Rien de plus original dans la simplicité, de plus émouvant dans le calme, de plus naïf dans la science.

Il étudia l'antique sur quelques moulages, et les écoles italiennes sur les gravures. On dit que le Poussin, son contemporain et son ami, qui habitait Rome, copia pour lui quelques-uns des chefs-d'œuvre de la Renaissance; mais cette supposition, si flatteuse d'ailleurs pour le caractère des deux artistes, ne s'appuie sur aucune preuve.

Le talent du Poussin et celui de Lesueur étaient, de la même famille. L'un avait peut-être plus de science, mais l'autre eut plus de charme. La grandeur du Poussin est épique, celle de Lesueur est religieuse. On admire le premier, on prie avec le second.

Ce fut surtout un peintre religieux que Lesueur : il exprima mieux que tout autre le calme du cloître, les aspirations séréphiques des moines, le repos dans le détachement des choses de ce monde. Tandis que Zurbaran, fidèle au génie ardent de l'Espagne, peignait des moines en extase, décharnés par le jeûne et les mortifications, Lesueur racontait, dans ce poème en vingt-deux chants qu'on appelle *la Vie de saint Bruno*, les mystiques douceurs du recueillement, de la solitude et de la paix de l'âme.

On assure qu'il exprimait ses propres aspirations; et ce doit être vrai : sa vie, exempte d'orages, s'écoula tout entière dans la retraite.

Pourtant il ne songea pas à entrer au convent, comme le croient quelques-uns de ses biographes. Au contraire, il se maria jeune, et aima sa femme, Geneviève Goussé, « qui était fille de Jean Goussé, maître épiscier, demeurant au coin de la rue de Bièvre, place Maubert. »

De ce mariage il eut six enfants : un fils, qui porta le même prénom que lui, et cinq filles. Mais son fils n'héritait point de sa célébrité; il ne paraît même pas qu'il se soit adonné à la peinture. Peut-être fut-il découragé par l'exemple de ses oncles, Pierre, Philippe et Antoine Lesueur et Thomas Goussé, qui tous quatre devinrent les élèves de son père, mais ne firent rien de remarquable.

Lesueur mourut à trente-sept ans, comme Raphaël, d'une maladie de langueur, causée, dit-on, par la malveillance de ses rivaux. Lebrun particulièrement est accusé d'avoir poursuivi de sa haine le peintre de la vie de Saint-Bruno. Mais comment Lebrun, honoré de la faveur particulière de Louis XIV, comblé d'honneurs et de richesses, aurait-il poursuivi de sa haine un condisciple pauvre et qui fut loin d'avoir de son vivant autant de gloire que lui? Il existe, d'ailleurs, un document qui prouve que si Lebrun jalousait Lesueur intérieurement, il vivait au moins en apparence dans de bons rapports avec lui; c'est l'acte de baptême d'un neveu de Charles Lebrun, sur lequel Lesueur est porté comme parrain et madame Charles Lebrun comme marraine.

On inhumait Le Sueur en l'église de Saint-Étienne-du-Mont, où il s'était marié, et non chez les Chartreux, comme le veulent ceux de ses biographes qui attachent une histoire romanesque à son séjour à la Chartreuse de Paris.

Saint-Étienne-du-Mont n'était pas sa paroisse, puisqu'il habitait l'île Saint-Louis. Mais on présume qu'il demanda spécialement à y être enterré en mémoire de son mariage ou de quelque dévotion par-

ticulière. Quoi qu'il en soit, son épitaphe s'y voyait encore au siècle dernier, et on peut lire sur les registres, à la date de l'année 1653 : « Le samedi 1^{er} mai, » fut inhumé dans l'église deffunt M. Lesueur, de son vivant peintre et sculpteur ordinaire du roi, apporté dans un carrosse de la paroisse de Saint-Louis-en-l'Île. »

Lesueur faisait partie de l'Académie de Saint-Luc, comme presque tous les peintres de son temps. Cette Académie de Saint-Luc était une des confréries des corps de métiers de Paris; rien de plus. Pour y être admis, il fallait faire ses preuves comme les faisaient les membres de la confrérie de Saint-Crépin : on passait alors *maître peintre... ou maître cordonnier*.

Lebrun, alors au comble de la faveur, ne put supporter de voir plus longtemps les beaux-arts ravalés au rang des arts industriels. Il obtint du roi la fondation d'une Académie royale de peinture sur le même modèle que l'Académie française. C'est l'Institut actuel. Douze membres, appelés *les douze anciens*, furent chargés d'enseigner à tour de rôle, pendant les douze mois de l'année; — voilà l'origine de notre École des Beaux-Arts. Des prix furent fondés à cette école, qui méritaient à l'élève couronné la protection du roi et un voyage en Italie aux frais de l'État; — voilà l'origine de notre Académie romaine dont Lebrun devint le premier directeur.

Lesueur compta parmi les premiers membres de l'Académie royale de peinture et les premiers professeurs de l'École des Beaux-Arts, lors de la fondation en 1648.

Puisque je vous parle de l'Institut des Beaux-Arts, il faut que je vous dise, mesdemoiselles, que dans l'origine les femmes n'en étaient point exclues; la femme du sculpteur Girardon, Catherine Duchemin, qui peignait les fruits et les fleurs, fut membre de l'Académie. Madame Vigée-Lebrun et plusieurs autres, dont les noms m'échappent en ce moment, le furent après elle. C'est peu à peu que l'usage a introduit la loi Salique — une loi royale! — jusque dans la république des lettres et des arts (1).

Le nombre des ouvrages de Lesueur est énorme, si l'on considère combien sa vie d'artiste fut courte. Mais il travailla sans relâche, et fit probablement travailler sous sa direction ses frères et son beau-frère. On ne pourrait sans cela s'expliquer l'exécution de tant de tableaux, de fresques et de dessins durant si peu d'années.

Il dessina des frontispices de livres, des thèses de théologie, peignit des images de missel et des allégories mythologiques. Tous les côtés de l'art attiraient son génie; et puis, je l'ai dit, Eustache Lesueur était pauvre, et ses travaux lui furent toujours très-peu payés, malgré l'estime particulière en laquelle le tenaient quelques amateurs éclairés.

(1) Les académies de l'étranger et de la province ne tenaient point encore compte de cet usage, il y a peu d'années. Madame Hoiné Wrenski, née de Montferrier et veuve de l'illustre mathématicien polonais, est membre des académies de Turin et de Montpellier. Je cite cet exemple entre cent peut-être. Et, du reste, en 1778, on fut sur le point d'admettre les femmes à l'Académie française des belles-lettres, en les personnes de mesdames de Genlis, de Montesson et Necker, qui étaient présentées, je crois, par d'Alembert, Marmontel, etc.

C'est ainsi que son œuvre principale, son chef-d'œuvre, les vingt-deux tableaux qui racontent la vie de saint Bruno, fut rétribuée si chichement, que les biographes ont cherché des causes et des explications à ce paiement dérisoire.

Il existe d'autre part une quittance qui prouve que Lesueur reçut cent francs pour son tableau de l'autel de la Madeleine, à l'abbaye de Marmoutier.

Lesueur avait vingt-cinq ans lorsqu'il quitta l'atelier de Simon Vouet pour travailler seul. C'est donc pendant l'espace de douze ans, qui s'écoula depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, qu'il exécuta toute son œuvre.

On cite d'abord son tableau de réception pour l'Académie de Saint-Luc, *Saint Paul imposant les mains aux malades*, qui eut un grand succès auprès des vrais connaisseurs; ce tableau attira l'attention de Nicolas Poussin, alors en passage à Paris. Le grand maître y reconnut une inspiration raphaëlesque, singulière, chez un jeune homme qui ne connaissait pas l'Italie, et sortait de chez Simon Vouet. Il sentit en même temps des affinités secrètes entre son propre talent et celui d'Eustache Lesueur. Telle fut, dit-on, l'origine de la liaison et de l'amitié de ces deux grands artistes, si bien faits tous deux pour se comprendre et s'apprécier.

Lesueur peignit vers la même époque un plafond pour M. de Senecé, à Conflans, et un *Baptême de Jésus-Christ* pour M. de Creil.

Je ne sais trop, d'ailleurs, à quel moment de sa courte vie il faut placer les ouvrages qu'il exécuta pour des particuliers. La plupart de ces tableaux décoratifs ont été détruits. Mais on cite les principaux, tels que : les imitations de bas-reliefs en bronze pour M. Faubet, trésorier de l'épargne, rue des Lions; les tableaux de l'histoire de Moïse, commandés par M. de Nouveau pour un des pavillons de la place Royale; diverses compositions chez madame la comtesse de Tonnay-Charente, rue Neuve-Saint-Médéric; chez M. Guénégaud, autre trésorier de l'épargne, qui logeait rue Saint-Louis, au Marais; chez M. de Chambray et chez M. Bizard, tous deux trésoriers des guerres, et logeant rue de Cléry; chez madame la princesse de Guéménée, chez le président Brissonnet, et chez M. Le Conny, vieille rue du Temple, où il traita l'histoire de Moïse pour la seconde fois.

Les plus célèbres des travaux qu'il a exécutés pour des particuliers sont ceux qui lui furent commandés par le président Lambert de Thorigny pour son hôtel de l'île Saint-Louis. Cet hôtel, bien connu, porte encore le nom d'*hôtel Lambert*. Nous en avons quelques-uns au Louvre. Mais ceux-ci, dont nous rendrons compte avec plus de détail, datent des derniers temps de sa vie.

Je veux parler d'abord de *Saint Gervais et Saint Protas refusant de sacrifier à Jupiter* et du *Martyre de saint Protas*, qu'il peignit pour l'église dédiée à ces saints; de la *Prédication de saint Paul aux Ephésiens*, qui lui fut commandée par la communauté des orfèvres pour être placée à Notre-Dame.

Tous les ans, au 1^{er} mai, la confrérie des orfèvres avait l'habitude d'offrir un tableau à l'église métropolitaine. Ces tableaux avaient reçu le nom de *mays*, à cause de l'époque où ils étaient offerts.

Je veux parler encore du *Martyre de saint Laurent* et de la *Lapidation de saint Etienne*, de la *Descente de*

Croix, de la *Vision de saint Benoit*, du *Portement de Croix* qui accompagne ce numéro, et mentionner au moins pour mémoire divers tableaux religieux qu'il peignit pour les capucins de la rue Saint-Honoré, pour l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, pour celle de Mity, entre Saint-Denis et Dammartin, et pour l'abbaye de Marmoutier-lès-Tours.

J'ai déjà dit que le premier tableau où Lesueur laissa parler éloquentement son propre génie fut le *Saint Paul guérissant les malades*, qui le fit recevoir de l'Académie de Saint-Luc. Mais, depuis lors, encouragé par l'admiration du Poussin et les suffrages des vrais connaisseurs, il marcha plus franchement encore dans cette voie qui devait le conduire à des chefs-d'œuvre.

On ne saurait trop louer la belle ordonnance du tableau qui représente *Saint-Gervais et Saint-Protas refusant l'encens aux idoles*, et, quant au *Martyre de saint Protas*, c'est un des Lesueur les plus beaux et les plus purs. Je voudrais avoir le temps et l'espace, mesdemoiselles, de vous détailler les perfections innombrables et discrètes de cette page de l'œuvre de Lesueur, dont l'ensemble a tant de grandeur et les détails tant de charmes naïfs; mais il y aurait des volumes à écrire, comme sur tout les sujets qui font beaucoup rêver. Il faut que je me réserve pour la *vie de Saint-Bruno* et aussi pour le *Portement de croix* dont vous pouvez admirer la gravure, car elle est belle, et rend parfaitement l'œuvre du grand maître.

Le succès du *Saint Paul à Ephèse* fut le plus bruyant de ceux qu'obtint Lesueur de son vivant. Ces *mays* qui étaient généralement commandés aux peintres les plus estimés, et qui restaient exposés longtemps sous le porche de Notre-Dame, attiraient beaucoup l'attention et devenaient une sorte de concours où chaque artiste cherchait à vaincre son prédécesseur. Ils étaient payés le prix uniforme de 400 fr., prix bien modique, on le voit, pour des tableaux qui portaient 11 pieds 10 pouces de haut sur 10 pieds de large.

Aujourd'hui le *Saint Paul à Ephèse* est estimé, par les experts du musée du Louvre, 250,000 fr.

Lorsqu'il parut, le souvenir des connaisseurs était plein encore du *Saint André* et du *Saint Etienne* que Lebrun avait exécutés précédemment pour la même œuvre. Mais, malgré le faux goût qui régnait, l'admiration fut générale et le triomphe éclatant.

C'est que la vraie grandeur, lorsqu'elle apparaît à côté de la pompe de convention, a bientôt dominé celle-ci de toute la hauteur qui sépare le génie humain du génie divin.

Ici, c'est la foi qui parle avec autorité. Le grand Saint Paul, l'apôtre des gentils, appelle au Dieu vivant les adorateurs des faux dieux, et tandis que les uns recueillent et goûtent sa parole, les autres s'empres-sent d'apporter leurs livres païens et de les brûler. Toutes les nuances sont admirablement saisies : depuis l'enthousiasme des nouveaux convertis qui s'élancent au devant de l'apôtre pour s'offrir à lui, et la docilité de ceux qui dévouent au feu leurs livres vénérés, jusqu'à l'étonnement des païens endurcis qui doutent encore, et à la méfiance des docteurs qui discutent.

« Ce tableau, dit M. Charles Blanc dans son *Histoire des peintres*, porte la date de 1639 et le nom de Lesueur; effacez ce nom, je suppose, et mettez

» à la place celui de Raphaël, qui osera s'en offenser ? »

Nous ne pouvons plus juger que par des gravures du *Martyre de Saint Laurent* qui avait été peint pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. On ne sait plus ce qu'est devenu ce tableau, mais la gravure d'Audran en donne une magnifique idée, et il devait être, avec le *Saint Paul prêchant à Ephèse*, un des chefs-d'œuvre du maître. — On remarque le même caractère de grandeur et de foi et un admirable agencement de lignes.

Est-ce ici le lieu de vous parler du *Portement de croix*, autrement appelé la *Sainte Véronique*, mesdemoiselles ? Non, je crois, car ce tableau, un des moins vantés de Lesueur, est pourtant un de ceux qui résument le mieux sa manière ; et comme en lisant cet article, vous en aurez la gravure sous les yeux, j'aime mieux le garder pour la fin et le prendre, en quelque sorte, comme type de son œuvre.

Mieux vaut peut-être aussi avant que d'entreprendre l'analyse de la *vie de Saint Bruno*, vous parler de Lesueur peintre mythologique et décorateur galant de l'hôtel du président Lambert.

Et d'abord, celles de vous qui habitent Paris connaissent ce bel hôtel quasi-princier, assis à la pointe de l'île Saint-Louis, et dominant avec ses terrasses les deux bras de la Seine. Cet hôtel a été autrefois habité par M^{me} Du Châtelet, l'amie de Voltaire, et l'est aujourd'hui par la princesse Czartoryska, dernière reine de Pologne, qui l'a fait magnifiquement restaurer ; mais pendant longtemps il est resté abandonné à des agences administratives, ou dépecé en locations particulières.

Les peintures de Lesueur et celles de Lebrun qui s'y trouvaient auraient vraisemblablement été détruites ; heureusement que Louis XVI avait acheté les principales en 1777. On les trouve aujourd'hui au Louvre avec d'autres plus récemment découvertes et reportées sur toile. Enfin quelques-unes, moins importantes, ou moins complètes, ont été recueillies par M. de Montalivet, qui en a orné une des pièces de son château de la Grange en Berry.

Lesueur apporta dans ses peintures mythologiques le même génie délicat et pur, la même exécution suave que dans ses sujets religieux. Il spiritualisa l'Olympe, pour ainsi dire, et, dégagé des entraves austères qui enferment la peinture sacrée dans un cercle restreint, il se laissa aller à la grâce facile en toute liberté.

Ses compositions sont pleines d'idées à la fois naïves et fines. Citons parmi les plus réussies et les plus charmantes, la *Naissance de l'Amour*, *Diane découvrant la faute de Calisto* ; *Phaéton demandant à conduire le char du Soleil*, et les *Muses*.

Celles-ci ont fourni le sujet de cinq compositions, dont quatre ont été conservées. Deux forment chacune un groupe de trois muses, et deux n'en contiennent qu'une. On voit d'abord Clio, Euterpe et Thalie, caractérisées chacune par leurs emblèmes, et se détachant, en un groupe vraiment sculptural, sur un fond de paysage ; puis, comme pendant, Melpomène, Polyymnie, Erato. J'aime moins cette seconde composition, où il y a pourtant beaucoup à admirer encore. Enfin, un médaillon sert de cadre à une Uranie, et l'autre à une Terpsichore. La neuvième muse aura été détruite par le percement d'une porte ou enfoncée sous une couche de badigeon ; à moins qu'elle n'ait jamais

été exécutée ? — car ces muses de l'hôtel Lambert sont les dernières œuvres de Lesueur.

C'est l'année d'après son mariage, en 1643, qu'il commença, pour le cloître de la Chartreuse de Paris, l'Histoire de la vie de saint Bruno, en vingt-deux tableaux.

Ces tableaux, peints primitivement sur bois, ont été reportés sur toile en 1777, et se trouvent maintenant au Louvre. Louis XVI les acheta, comme ceux de l'hôtel Lambert, par l'intermédiaire de M. de Maurepas.

Les chartreux firent peu de difficultés de céder leurs tableaux, moyennant que le roi ferait reconstruire une partie de leurs bâtiments qui tombait en ruine. Il fut en outre stipulé que, la reconstruction terminée, on leur ferait faire une copie de la vie de saint Bruno, pour le prix de 2,000 francs.

La révolution, qui amena la suppression de l'ordre des chartreux, empêcha l'exécution de ces promesses, et l'État demeura propriétaire de l'œuvre capitale de Lesueur. Chaque tableau avait été estimé 6,000 fr., par M. de Maurepas. Cela faisait donc pour les vingt-deux une somme de 132,000 fr. A l'estimation de 1816, la valeur de ces vingt-deux toiles a été portée à 405,500 fr.

Saint Bruno est, comme on sait, le fondateur de l'ordre des chartreux. Il vivait vers le onzième siècle, dit son histoire un peu légendaire. Le Sueur s'est conformé à la légende, qu'il a reproduite dans toute sa naïveté.

Cette légende raconte comment il y avait alors un chanoine de Notre-Dame en odeur de sainteté, et dont on venait de loin entendre les sermons. Ce chanoine était le diacre Raymond, et non pas Raymond Diocore ou Diocrès, comme ont traduit quelques historiens.

Les sermons du diacre Raymond touchèrent profondément saint Bruno, qui se fit son disciple.

Mais, malgré sa piété apparente, Raymond n'était qu'un hypocrite. Aussi, quand il mourut, le diable emporta-t-il son âme.

On lui fit cependant des funérailles magnifiques. Tout à coup, au milieu de la cérémonie, et au moment où l'officiant récitait la leçon tirée du livre de Job et commençant par ces mots : *Responde mihi*, le mort se dressa hors de son suaire et se mit à crier : *Justo Dei judicio accusatus sum !* (Je suis accusé.) Aussitôt le prêtre cessa l'office, les assistants s'enfuirent, et le cercueil fut déposé dans cette chapelle noire de Notre-Dame qui porte encore le nom de *Chapelle du damné*.

Le lendemain, toutefois, on reprit la cérémonie. Mais au même passage le mort se réveilla de nouveau pour dire : *Justo Dei judicio judicatus sum !* (Je suis jugé.) Nouvel effroi, nouveau sursis aux funérailles ! Le corps fut reporté dans la même chapelle.

On recommença encore le jour suivant. Cette fois le mort poussa un cri plus terrible que tous les autres : *Justo Dei judicio condemnatus sum !* (Je suis condamné.)

Alors on abandonna pour toujours la dépouille du damné, qui fut jetée à la voirie.

Saint Bruno fut tellement frappé de cet événement, et comprit si bien la difficulté de faire son salut au milieu du monde, qu'il résolut de vivre dans la retraite.

Lui aussi il prêcha, mais pour appeler à la solitude ceux qui voulaient avant tout éviter le péché.

Six jeunes gens se joignirent à lui.

Alors il s'en alla avec eux consulter un saint prélat, nommé Hugues, qui était évêque de Grenoble. Ce saint homme approuva leur résolution, et les conduisit dans un désert, où ils bâtirent leur monastère, la Grande Chartreuse.

Quand le monastère fut achevé, saint Bruno et ses compagnons reçurent l'habit religieux des mains de saint Hugues; ensuite saint Bruno envoya au pape, Victor III, les statuts de son Ordre pour en demander l'approbation.

Cette approbation étant arrivée, saint Bruno s'occupa de bien établir sa règle et de faire des prosélytes.

Sur ces entrefaites, le pape Victor III mourut et eut pour successeur, sous le nom d'Urbain II, Odon de Lageri, né à Châtillon-sur-Seine, et de l'ordre de Cluny. Odon de Lageri avait eu l'occasion de connaître saint Bruno et d'apprécier ses vertus. Il lui envoya de Rome un messenger pour le prier de venir l'aider de ses conseils.

Saint Bruno quitta son monastère avec regret, et arriva à Rome, où le pape le reçut à bras ouverts et voulut le combler de faveurs. Mais il refusa la mitre d'archevêque et tous les honneurs, n'ayant souci que de la prospérité de son ordre.

Après être resté quelque temps à Rome, il partit pour la Calabre, où le pape lui avait donné l'autorisation de fonder un établissement. Là il se mit à défricher des terres incultes avec quelques prosélytes, pour élever un nouveau monastère, semblable à la Grande Chartreuse de France.

Un jour, tandis qu'ils travaillaient, il vint à passer un riche seigneur du voisinage, nommé le comte Roger, qui s'émut d'admiration pour la vertu de saint Bruno. Il lui fit don de vastes champs, et s'établit le protecteur temporel des chartreux. Saint Bruno se montra reconnaissant en donnant avis au comte Roger des trames de ses ennemis. Puis, après avoir fondé son nouveau monastère et l'avoir gouverné pendant douze années, le pieux cénobite rendit son âme à Dieu au milieu de ses religieux désolés.

C'est sur ce sujet que Lesueur a composé vingt-deux tableaux.

D'abord la prédication du diacre Raymond, qui passe avec raison pour une des plus belles compositions du maître, parce qu'on y remarque l'effet du sermon sur chacun des assistants. Ensuite, la mort de Raymond et sa résurrection. Le quatrième tableau représente saint Bruno en prière, méditant sur ce terrible exemple, tandis que, dans le lointain, on aperçoit, par la porte ouverte de la cellule, l'abandon du corps de Raymond à la voirie. Le cinquième nous montre saint Bruno prêchant à son tour; le sixième, saint Bruno se déterminant à quitter le monde; le septième, un songe de saint Bruno; le huitième, saint Bruno et ses compagnons distribuant leurs biens aux pauvres; le neuvième, l'arrivée de saint Bruno et de ses compagnons chez saint Hugues; le dixième, saint Bruno allant avec saint Hugues pour fonder la Chartreuse; le onzième, saint Bruno faisant construire son monastère; le douzième, saint Bruno et ses compagnons prenant l'habit monastique; le treizième, le pape Victor III confirmant les statuts des chartreux;

le quatorzième, saint Bruno donnant l'habit à un moine; le quinzième, saint Bruno recevant un message du pape; le seizième, saint Bruno arrivant devant le pape; le dix-septième, saint Bruno refusant un archevêché; le dix-huitième, saint Bruno dans les déserts de la Calabre; le dix-neuvième, saint Bruno visité par le comte Roger; le vingtième, saint Bruno avertissant en songe le comte Roger du péril qu'il court; le vingt-unième, la mort de saint Bruno; et enfin, le vingt-deuxième, son apothéose.

Cette œuvre, dans son ensemble et dans ses détails, contient l'expression suprême du sentiment religieux dans la peinture française. Jamais on n'a rendu ainsi les extatiques poésies des temps monastiques. Lesueur était croyant, on n'en peut point douter, quand on voit l'expression de foi naïve ou ardente qu'il sait donner à ses physionomies. Tour à tour il exprime la terreur des flammes de l'enfer, comme dans la résurrection du chanoine; le recueillement fervent et pénétré, comme dans la prière de saint Bruno; l'exaltation religieuse, comme dans l'arrivée chez saint Hugues et la prise d'habit; la simplicité, l'humilité, la soumission monastique, comme dans l'arrivée du message du pape et le refus de la mitre d'archevêque; la vénération profonde et le type vrai du culte de dulie (1), comme dans la mort de saint Bruno et son enlèvement au ciel.

On dirait, en regardant attentivement ces vingt-deux pages, que Lesueur y a enfermé tous les sentiments monastiques, et qu'il a su le dernier mot de ce génie patient, courageux, résigné, humble, et en même temps noblement ambitieux, qui a régné sur l'Europe pendant le moyen âge.

Jadis, avant Raphaël, fra Angelico de Fiesole, le Pérugin et quelques autres artistes italiens ont peint les mystiques poésies du catholicisme, mais avec une peinture plus naïve et plus primitive encore que leur foi. Ils faisaient des têtes extatiques sur de longs manteaux qui ne couvraient point de corps; ils essayaient enfin de peindre le paradis et les saints tels qu'ils les rêvaient dans leur ignorance exaltée. Aujourd'hui, en Allemagne, Overbeck a créé une nouvelle école dont la principale tendance est de revenir à ces formes semi-gothiques, à cette couleur transparente, et à cette grâce de convention qui n'est pas plus la poésie religieuse que l'ignorance n'est la foi.

Lesueur, lui, n'a point de parti pris; il peint comme il sent et ne se préoccupe point de systèmes. Aussi a-t-il trouvé le vrai en même temps que le beau; car le vrai et le beau, c'est le simple.

Il y a, dans cette vie de saint Bruno, quelques morceaux qui sont des chefs-d'œuvre et ne peuvent se comparer à rien; je veux parler particulièrement de la Prière de saint Bruno, des deux Prises d'habit, de la Réception du message du pape, et surtout de la Mort et de l'Apothéose de saint Bruno.

Je placerais en seconde ligne la Résurrection du diacre Raymond, si expressive et si solennelle; le Songe de saint Bruno, malgré la singulière licence de coloris qui fait de ce tableau, bleu sur bleu, une sorte de camaïeu; le Pape Victor III confirmant les Statuts des chartreux, dont la composition est d'une ordonnance si belle et si majestueuse; et le Refus de la mitre d'archevêque.

(1) Le culte que la foi catholique rend aux saints.

Regardez maintenant, mesdemoiselles, votre gravure de *Jésus portant sa croix*, ou de la *Sainte Véronique*. Si vous avez bien suivi cet article dans tous ses développements, ne trouvez-vous pas dans cette composition comme un résumé du génie de Lesueur? Poses naturelles et toujours heureuses; belles draperies, têtes expressives et religieuses; aspect général plein de simplicité, de poésie et de grâce?

Vous pouvez d'autant mieux vous faire une idée juste de l'œuvre de Lesueur d'après *Jésus portant sa croix*, que ce maître est un de ceux que la gravure rend le plus parfaitement. J'ajouterai que cette gravure de M. Nargeot est particulièrement réussie.

Vous dire que la gravure rend bien les tableaux de Lesueur, c'est vous faire remarquer, mesdemoiselles, si vous vous souvenez des précédents articles, que cet artiste ne compte point au nombre des coloristes. Toutefois la couleur de Lesueur n'est point fautive ni désagréable, comme l'ont prétendu quelques-uns de ses détracteurs; seulement elle ne compte point assez dans l'ensemble de l'œuvre pour en modifier considérablement l'aspect et la valeur. Elle a peu d'accent; mais parfois elle rencontre des harmonies singulièrement heureuses, comme dans le *Message du pape* et la *Mort de saint Bruno*.

On a aussi reproché à Lesueur sa prédilection pour les formes longues; mais combien ce défaut est moins sensible chez lui que chez les néo-catholiques, imitateurs de Pérugin? D'ailleurs, la forme allongée, sans exagération, est celle qui se prête le mieux à la grâce, et qui convient le plus naturellement aussi à l'expression ascétique.

Les critiques ont encore signalé chez Lesueur divers anachronismes. Ainsi, par exemple, on lui fait un tort d'avoir donné le chapeau rouge aux cardinaux du consistoire de Victor III, au onzième siècle, tandis que ce chapeau ne fut octroyé aux membres du sacré collège qu'en 1464; puis d'avoir peu tenu compte aussi des différentes époques de l'architecture. En effet, tous les fonds de ses églises et de ses monastères sont à colonnes et d'ordre grec ou latin.

Mais il faut bien avouer, à la honte générale, sans doute, que peu de gens ont présenté à l'esprit l'époque précise où les cardinaux regèrent le chapeau rouge, tandis que tout le monde est accoutumé depuis des siècles à les voir dans leur costume actuel. Si donc Lesueur s'était appliqué à rechercher la tradition des anciens habits, il aurait peut-être contenté les antiquaires, mais il aurait certainement fort intrigué la masse des spectateurs.

Quant à la seconde observation, M. Charles Blanc fait ingénieusement remarquer que, si Lesueur ne s'est point assez préoccupé de l'exactitude historique, il a du moins su dessiner ses portiques et ses corniches dans une grande manière, qui s'harmonise bien avec l'ordonnance générale de ses compositions. Il ajoute que Lesueur, fidèle aux traditions de la simplicité monastique, n'emploie ordinairement, pour ses fonds de cloître, que l'ordre dorique, le plus simple de tous.

Mais peut-être bien, mesdemoiselles, qu'en ce moment, à propos de l'ordre dorique, je vous parle grec de toutes les manières. Il nous est arrivé assez souvent de couper ces causeries par de petites digressions, pour que je ne craigne pas d'interrompre cette

étude, par quelques notions d'architecture, puisque l'occasion s'en présente.

Et, d'abord, on appelle ordre la réunion d'une colonne, de sa base, de son chapiteau couronné d'une architrave, d'une frise et d'une corniche. Chez les Grecs, l'ordre était seulement composé de la colonne et de son entablement, c'est-à-dire de l'architrave, de la frise et de la corniche, qui surmontent le chapiteau. Les Romains y ont ajouté un piédestal pour le grandir. Il y a trois ordres grecs et deux ordres romains.

Les trois ordres grecs sont : le *dorique*, l'*ionique* et le *corinthien*. Les deux ordres latins sont : le *toscan* et le *composite*.

Les principaux caractères de l'ordre *dorique* sont la solidité et la simplicité. Il n'a point d'ornement ni à sa base ni à son chapiteau, et sa corniche n'est point sculptée. Sa hauteur totale est de huit fois son diamètre.

L'ordre *ionique* a plus d'élégance. Son chapiteau est orné de volutes et sa corniche de denticules. Sa hauteur ordinaire est de neuf fois son diamètre.

L'ordre *corinthien*, enfin, le plus riche des trois, a son chapiteau orné de deux rangs de feuilles d'acanthe et de seize volutes, huit grandes et huit petites; sa corniche est taillée en modillons, et sa hauteur totale mesure dix diamètres.

Cet ordre fut, dit-on, employé la première fois par l'architecte Callimaque. En se promenant dans la campagne, il avait aperçu un panier posé sur un pied d'acanthe. Cet arrangement fortuit produisait un si gracieux ensemble qu'il le dessina, et en conçut la première idée d'un nouvel ordre d'architecture.

L'ordre *toscan* est, à peu de différences près, l'ordre *dorique*. Mais il est plus solide encore que ce dernier, puisque sa hauteur n'est que de sept diamètres.

L'ordre *composite*, au contraire, est plus orné que le corinthien. Son nom de *composite* lui vient de ce qu'il réunit les décorations de l'ordre ionique à celle de l'ordre corinthien.

Voilà, mesdemoiselles, quels sont les cinq ordres antiques et classiques. Maintenant votre discernement vous fera comprendre sans peine : 1° que les ordres les plus simples et les plus solides s'emploient de préférence pour les grands monuments d'utilité publique ou les constructions dont l'aspect doit avoir quelque chose de grave et d'austère, tandis que les ordres élégants et élancés sont réservés aux palais, aux temples, aux intérieurs pompeux et grandioses; 2° que, lorsque dans un monument, le nombre des étages exige l'emploi de plusieurs ordres superposés, comme il arrive, par exemple, dans l'architecture française, on commence par l'ordre le plus massif pour finir par le plus svelte.

Supposons, par exemple, un palais dont la hauteur demande trois ordres superposés : on mettra à la base l'ordre dorique, puis, au-dessus, l'ordre ionique, et, enfin, l'ordre corinthien pour soutenir le fronton.

Si trois ordres ne suffisent pas, on pourra, au-dessus de l'ordre corinthien, remplacer les colonnes par ces figures appelées cariatides.

Revenons maintenant à Lesueur.

J'ai encore à vous parler du nombre de ses tableaux, de leur prix et des musées où on peut les voir.

Le nombre, je vous l'ai dit, est considérable, mis en rapport avec la courte existence du maître. Un

écrivain du commencement du dix-huitième siècle, Florent Lecomte, dans son *Cabinet des singularités d'architecture et de peinture*, en a décrit jusqu'à quatre-vingt-huit, parmi lesquels ne sont pas compris les vingt-deux tableaux de la vie de saint Bruno, et plusieurs de ceux qui figurent actuellement au musée du Louvre.

Malheureusement, beaucoup des tableaux décrits par Florent Lecomte ne se retrouvent plus.

C'est le musée du Louvre qui contient la majeure partie de l'œuvre existante de Lesueur. On y voit la *vie de saint Bruno*; douze sujets mythologiques provenant de l'hôtel Lambert; une belle *Descente de croix*, la *Prédication de saint Paul à Ephèse*, la *Sainte Véro-nique* etc., en tout 46 tableaux.

Nos musées des départements sont pauvres en tableaux de Lesueur. On en voit un cependant au musée de Toulouse, un autre au musée Fabre à Montpellier, enfin on trouve au musée de Nantes l'esquisse d'un plafond.

Le musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, est le seul musée étranger qui contienne des Lesueur.

On ne connaît que trois ou quatre tableaux de lui dans les collections particulières des amateurs français; mais en Angleterre il s'en trouve: à *Devonshire-House*, à *Corsan-House* dans la collection de la famille Methuen; à *Leight-Court* chez M. P. Miles, et au château d'*Alton-Fower*, chez le comte Shrewsbury.

Outre les 46 toiles précitées, nous possédons encore au musée du Louvre 170 dessins de Lesueur.

Les tableaux de Lesueur n'étant pas restés dans les collections particulières, il n'en apparaît guère dans les ventes. Cependant nous en avons vu en 1857 qui ont atteint un prix fort élevé. Mais c'est sous le règne de Louis XVI, vers 1777, que les tableaux de Lesueur, jusqu'alors peu recherchés, ont acquis leur valeur pour la première fois. Je vous ai dit le prix qui avait été assigné à la vie de saint Bruno. A la vente Randon de Boisset, un tableau allégorique de Lesueur, nommé le *Ministre d'Etat*, fut vendu 10,000 livres, et cinq esquisses mythologiques s'élevèrent au prix de 3,800 livres.

En 1770, à la vente de M. de la Lève de Jully, ce *Martyre de saint Laurent*, qui ne se retrouve plus, fut vendu 7,350 livres.

Je vous ai dit plus haut quelle valeur avait été assignée aux Lesueur du Musée par les experts de la Restauration.

Mais en relisant mon article, je remarque, mesdemoiselles, que j'ai omis de vous parler du physique de mon héros. C'est un oubli que je veux réparer en vous disant que Lesueur avait précisément cette figure honnête, douce, modeste, pensif et candide qui convient à son génie. Il vécut, comme vous savez, entre sa femme, ses frères et ses enfants, comme un bon bourgeois de Paris; habita l'île Saint-Louis, et laissa chez tous ceux qui le connurent le souvenir du plus honorable caractère.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE.

LA CHRÉTIENNE DE NOS JOURS

LETtres SPIRITUELLES

Par M. l'abbé BAUTAIN (1).

— 600 —

Ce titre n'est pas une épigramme; il est seulement une indication de la pensée intime et permanente de l'auteur. En effet, la *Chrétienne de nos jours* n'est plus ce qu'elle eût été aux âges de foi, aux temps héroïques de l'Eglise; elle subit (nous parlons en général) l'impression de l'atmosphère qui l'environne, et tout en conservant une couleur particulière, ainsi que la blanche Aréthuse traversant la mer de Sicile, elle voit parfois ses flots s'empeindre d'une teinte étrangère. Pour beaucoup d'âmes, il est plus difficile de résister aux tentations du monde qu'aux épouvantements du bûcher. D'ailleurs, aux temps héroïques de l'Eglise, il n'y avait pas de choix: il fallait confesser son Dieu ou le renier, sceller ou sa croyance ou son

parjure, prendre place dans la cohorte brillante des martyrs ou dans la noire légion des apostats; sans cesse on était mis en demeure, et l'on devait se prononcer. Aux âges de foi rayonnante et paisible, l'exemple des autres entraînait les cœurs tièdes: on suivait la ligne tracée, on se laissait porter par le flot, on n'avait à lutter ni contre les menaces, ni contre les pièges, et l'on arrivait au port moyennant un peu de bonne volonté. Aujourd'hui, plus de bûchers provoquant les courages intrépides, plus de doux exemples entraînant les cœurs combattus; mais une lutte sourde, une opposition latente de l'esprit du monde contre l'esprit de l'Eglise, et les tentations sans nombre de l'orgueil, du luxe, des plaisirs se joignant aux sophismes de l'impie et à la morne indifférence de l'incrédule. Voilà le milieu où vit la *chrétienne de nos jours*; aussi ne nous étonnons pas si sa vie n'est pas toujours en strict accord avec la foi, si, parmi tant de périls, son âme hésite et chancelle; si parfois même elle se laisse aller un moment à l'entraînement des vains plaisirs, et n'imitons pas, dans notre rigorisme outré, les sectateurs du monde qui demandent aux femmes pieuses la perfection des Thérèse et de Madeleine de Pazzi, tout en les environnant de tenta-

(1) Un fort volume, prix, Paris 3 f. 50 c., par la Poste 4 f. Chez Hachette, 14, rue Pierre-Sarrazin.

tions pires que celles qui, au désert, importunaient saint Antoine.

Cependant, au point de vue de la piété et de la perfection morale, ces transactions de l'esprit du monde et de l'esprit de Dieu sont un immense malheur; et, s'il faut plaindre celles qui succombent, il est bon, il est utile d'avertir celles qui s'engagent dans le combat, et de leur répéter, sous diverses formes, la maxime sortie de la bouche de l'éternelle Vérité : — *Nul ne peut servir deux maîtres*. Tel est, en grande partie, le but de l'ouvrage de M. l'abbé Bautain. Il l'a divisé par lettres, adressées à diverses personnes, et, sous cette forme heureuse et facile, il parcourt d'une main habile la gamme si diverse des penchants des femmes de nos jours, et des situations difficiles où elles peuvent se trouver engagées.

La première partie de ce livre s'adresse aux jeunes filles. Trois lettres, délicieuses d'onction et de suavité, préparent la jeune fille au premier acte important de sa vie, à la *Première communion*. Il est impossible de mieux dire et de parler un langage qui, du cœur, aille mieux au cœur. L'*Entrée dans le monde*, lettres adressées à une mère de famille, peignent bien la société telle qu'elle est, avec ses inconvénients et ses illigismes, ses sévérités et ses relâchements; et le langage austère du prêtre s'étale de toute l'expérience de l'homme du monde. En effet, le savant directeur de Juilly a étudié de près les écueils de la société de notre temps, et lorsqu'il crie au danger, on peut le croire.

Les différentes vocations de la femme forment le sujet des lettres suivantes. A la jeune personne qui veut entrer en religion, il montre les difficultés de la vie monastique, les grandes vertus qu'elle exige et les sacrifices qu'elle impose, et tout en soutenant le zèle et la piété de la postulante, il la met en garde contre ce premier enthousiasme de la jeunesse, qui séduit les âmes, et les livre, désarmées, à une position dont elles ne peuvent supporter le fardeau.

A une jeune fille qui veut se marier contre le gré de ses parents, il fait voir et toucher en quelque sorte le malheur de ces sortes d'unions, où une passion romanesque pousse deux cœurs qui ne se connaissent pas : rien n'est omis dans ce tableau vif et nerveux, qui convaincra la folie, si la folie pouvait suivre un raisonnement. Les mariages d'argent, une des calamités de nos jours, ne pouvaient échapper à cette plume incisive; il en décrit les inconvénients et les dangers avec cette énergie chrétienne qui connaît le péril et la vanité des richesses, et qui s'effraie alors qu'on sacrifie les âmes, par le plus saint engagement, à l'idole, au veau d'or. Cette lettre serait excellente à méditer, non-seulement par les parents trop fidèles à l'esprit du siècle, mais encore par les jeunes filles, qui ne connaissent pas la grandeur des obligations conjugales, et qui voient dans le mariage une question d'argent, une affaire, une position, résumée pour elles en brillantes toilettes, en somptueux mobiliers, hochets de la vanité dont ne se contentent ni la piété, ni le cœur.

La lettre à une *Nouvelle mariée* commence la seconde série, destinée surtout aux jeunes femmes. Devoirs des épouses, devoirs des mères; voilà le second sujet qu'embrasse M. Bautain dans cette partie, selon nous, la plus remarquable de son livre. Là se succèdent, et les prudents conseils, et les observations fines, et les

observations neuves et profondes; et, le souffle chrétien qui anime incessamment ce charmant esprit, cette raison brillante, prête à tout un charme inexprimable. Il est beau, en effet, de montrer les plus saints devoirs de la femme : vigilance de la maîtresse de maison, prévenance et douceur de l'épouse, patience de la mère; inspirés par Dieu, récompensés par Dieu et devenant un objet digne de ses regards et de ses rémunérations. C'est là ce qui vivifie l'existence, ce qui encourage dans le bien, ce qui soutient dans l'épreuve! Les conseils de l'abbé Bautain, toujours puisés aux sources les plus élevées de la piété chrétienne, n'en sont pas moins éminemment pratiques : il sait la vie, il sait le temps où nous vivons, il sait par quels sentiers complexes et divers les âmes s'éloignent aujourd'hui du but immuable, — Dieu, — ou bien y reviennent. Ce ne sont pas sans doute les lettres de saint Jérôme à Paul, à Eustochie, à Marcelle, car les formes ont changé, mais pourtant si on y regardait bien, le fond est le même; car ce qui s'appuie sur le rocher des siècles ne varie point. Que l'écrivain chrétien s'adresse aux femmes de Rome ou aux femmes de Paris, aux veuves des consuls et des sénateurs ou aux femmes des banquiers et des généraux, il leur prêche toujours la même doctrine : fidélité au devoir, détachement des plaisirs, charité envers les pauvres, et, des grottes de Bethléem aux salons de Paris, la morale du Christ n'a pas changé.

Il est difficile de choisir dans un livre dont tout est bon, et de faire des extraits lorsqu'on regrette tout ce que le défaut d'espace empêche de citer. Cependant nous prendrons dans la lettre à une *Nouvelle mariée* quelques conseils qui donnent la mesure de l'esprit et du tact qui distinguent cet excellent livre :

« Soignez avec attention, avec affection, tout ce qui se rapporte aux besoins de votre mari, afin qu'il trouve sans chercher, sans même le demander, ce qui lui est nécessaire chaque jour. Il s'habitue ainsi à compter sur vous. Vous lui deviendrez une petite providence; il ne pourra plus se passer de vous et il s'attachera encore à sa femme par ce côté, qui est l'un des plus importants du ménage, parce que sa femme se sera rendue indispensable ou du moins très-utile à sa vie quotidienne. Les hommes, qui ne sont pas faits pour les soins domestiques, aiment beaucoup à trouver sous la main, et tout préparé, ce qui leur est nécessaire, et à n'avoir pas à s'en occuper après l'usage. Rien ne contribue plus efficacement à entretenir l'harmonie et la paix du ménage, à en fortifier les liens, à en resserrer l'attachement que l'habitude si chrétienne de se servir l'un l'autre, et de se soutenir mutuellement.

» Les riches, qui ont des valets et des femmes de chambre, se font servir par ces mains mercenaires, et ne se rendent point l'un à l'autre de ces petits services intimes, qui font l'occupation et la joie de l'intérieur. Ils ont tort, surtout les femmes, que ces soins regardent plus spécialement. Elles perdent par cette négligence le moyen le plus efficace peut-être de s'attacher leur mari, au moins, dans l'avenir, quand l'amour aura jeté son feu, et que l'affection commune doit tourner au solide. Si opulente qu'elle soit, reine si vous le voulez, la femme doit toujours être épouse et mère : ce sont ses plus beaux titres, et elle n'en fera jamais assez pour les porter dignement. S'occuper activement de son mari, de ses enfants, de sa maison

et de ses domestiques, est pour elle un devoir essentiel, dont l'accomplissement intéresse sa conscience encore plus que sa fortune et son bonheur matériel. J'en connais de très-riches, de très-belles, de très-spirituelles, et qui ont de grands succès dans le monde, ce qui n'est pas difficile avec ces avantages réunis, et qui n'ont jamais renoncé à cette tâche. Elles en tirent leur principale gloire, et c'est en même temps la meilleure garantie de leur autorité chez elles, et de leur influence sur l'esprit de leurs époux. Celles qui la dédaignent ou la négligent, s'en trouvent toujours mal; car le mari ne voit pas à quoi lui sert sa femme, surtout s'il y a de la froideur entre eux; et l'union, qui pouvait encore s'entretenir par un intérêt commun, au défaut de l'amour, s'affaiblit chaque jour et se détruit. Chacun finit par vivre de son côté dans la même maison, et l'on ne se voit plus qu'à table et au salon, selon que les convenances l'exigent. Ici, c'est presque toujours la faute de la femme qui, ne voulant ou ne sachant pas se rendre utile ni agréable à son mari dans son intérieur, l'en dégoûte peu à peu et l'en éloigne... »

Plus loin, parlant à une jeune mariée des sentiments religieux qu'elle voudrait inspirer à son mari, l'auteur dit :

« Mais le meilleur moyen de le toucher à cet égard et de rouvrir son cœur à la foi, sera votre exemple; et cela non pas seulement par l'exactitude de vos observances religieuses, dont il ne comprend pas le sens et l'efficacité, mais par vos actions de chaque jour, par toute votre conduite, par votre patience, votre douceur, votre résignation, votre charité pour lui et pour les autres, surtout les jours où vous aurez été vous confesser et communier. S'il voit que ces actes pieux vous sont utiles en vous rendant plus forte contre votre caractère, contre les tentations, et qu'ainsi il en profite aussi en vous et par vous; d'abord il s'estimera heureux d'avoir une femme pieuse, vraiment chrétienne, et que sa piété bien entendue rend une épouse sûre, vertueuse et aimable; puis, si vous continuez à l'édifier par l'application de vos croyances religieuses à votre vie du dedans et du dehors, il finira peut-être, à l'aide de vos prières, à vouloir de la religion pour son compte, et à chercher directement à la source le bien qui lui en revient par votre intermédiaire... »

On le voit, toujours à côté du conseil qui regarde la vie terrestre se trouve l'avis spirituel, rayon céleste qui ennoblit et perfectionne ce que la morale humaine a de trop étroit et de trop personnel.

Déjà la *Belle Saison à la campagne*, dont nous avons rendu compte dans un de nos numéros de l'année 1858, avait placé M. l'abbé Bautain au meilleur rang des moralistes chrétiens; ce nouveau livre, qui a quelque chose de plus intime et de plus pénétrant, ajoutera à cette solide et belle réputation de l'auteur, et nous attendons avec impatience, après la première partie, consacrée à la *jeune fille* et à la *jeune femme*, celle qui sera dédiée à la femme âgée. C'est un sujet peu traité jusqu'ici, qui promet beaucoup et qui semble offrir à cette plume ingénieuse une série d'observations aussi neuves que fécondes.

M. B.

Lettres à une jeune fille

Par M^{me} BOURDON (1).



Nos lectrices connaissent les onze premières *Lettres* de cet ouvrage, dont le *Journal des Demoiselles* a eu la primeur, mais que l'auteur a complété en y ajoutant une série de chapitres, sous forme épistolaire, qui conduisent la jeune fille jusqu'à son mariage. Les sujets traités dans ce complément de l'ouvrage, disent assez les intentions de l'écrivain. — *Des relations de famille*. — *Du choix d'une amie*. — *De l'emploi du temps*. — *De la piété*. — *Devoirs du mariage*, voilà les titres de quelques uns des nouveaux chapitres de ce livre, dont la tendance devient plus sérieuse à mesure que la jeune fille s'avance vers de plus graves devoirs.

Nous espérons que nos lectrices feront bon accueil à ce nouvel écrit de l'auteur de la *Vie réelle*.

LE BON DOMESTIQUE

INSTRUCTIONS PRATIQUES SUR LA MANIÈRE DE BIEN SERVIR,

A l'usage des Maîtres et des Domestiques.

PAR M^{me} MILLET-ROBINET (2).



« A l'usage des maîtres et des domestiques. » Les mots du titre résument bien l'utile ouvrage de madame Millet, car encore est-il bon, lorsqu'on commande, de savoir ce que l'on doit commander et lorsqu'on veut former de bons domestiques de connaître le détail des services qu'on leur demande, et d'avoir une idée nette et précise des qualités que, raisonnablement, on peut exiger. Clair et précis dans ses indications pratiques, le livre de madame Robinet sera compris par la plus humble petite servante, et son style élégant et simple le laissera lire avec plaisir par la jeune maîtresse de maison, qui veut s'instruire des *riens*, des infiniment petits dont se compose la science compliquée du ménage.

Chaque classe de domestiques, et, par conséquent, chaque spécialité de travail trouve dans ce livre un code complet. Les serviteurs employés aux exploitations agricoles, le cocher, le valet de chambre, la femme de chambre, la cuisinière, la bonne d'enfants et la *bonne de maison*, l'unique servante des fortunes modestes, ont tour à tour leur chapitre. Ce chapitre renferme l'indication des travaux propres à chaque classe de serviteurs, la meilleure méthode à employer pour réussir dans ces travaux; des avis sur la tenue, sur le langage, sur les qualités morales qui peuvent ennoblir la condition servile et la rendre respectable aux yeux de tous. A côté du conseil pratique de la bonne ménagère se trouve toujours le conseil de la

(1) A Paris, chez Lethielleux, 66, rue Bonaparte. Un joli volume, prix : 1 f. 50. Par la poste 1 f. 75.

(2) A Paris, chez Magnin, rue Bonaparte, 88. Un volume, prix : 2 francs. Par la poste 2 f. 20.

femme chrétienne, qui cherche à perfectionner les âmes de ceux qui vivent sous sa loi, et qui se souvient que, maîtres et serviteurs, nous n'avons cependant qu'un seul maître, qui est Dieu. Ces avis, répartis avec beaucoup de tact et de mesure, donnent une véritable valeur morale à l'ouvrage que nous annonçons, et que nous voudrions voir entre les mains de ceux qui servent et de ceux qui sont servis. Les uns et les autres ne pourraient qu'y gagner.

Des instructions détaillées sur le service intérieur d'une maison, complètent le *bon domestique*; ce sont de minutieux enseignements, mais qui ne seront dédaignés, ni par les femmes de ménage, qui savent que le bon ordre d'une maison se compose d'une suite de petites actions, bien faites et faites en leur temps, ni des serviteurs, qui veulent se perfectionner dans leur état et concourir au bien-être et à la prospérité des familles dont ils partagent le toit et le pain.

UNE PENSÉE AMÈRE

Elles étaient deux sœurs, Thérèse et Madeleine.

Mais il fallait le savoir pour le croire, tant elles différaient d'âge, de physique et de caractère.

Thérèse avait vingt-six ans : c'était une grande et maigre fille, sans aucun des agréments qui flattent la vue, si ce n'est une expression de douceur et de sérénité, qu'on devinait être un reflet de son âme.

Madeleine avait dix-sept ans à peine. Sans être précisément belle, elle avait reçu de la nature une grâce aisée qui la faisait distinguer des autres jeunes filles, lui valait parfois les éloges sincères de quelques-unes, et plus souvent les critiques amères de bien d'autres, critiques toujours assez transparentes pour qu'on en pût apercevoir la source envenimée, — la jalousie.

La différence de caractère entre nos deux sœurs venait de leur position bien différente aussi, quoiqu'elles vécussent ensemble.

Restée orpheline à vingt ans, Thérèse avait acquis avant l'âge cette expérience que donne le malheur; elle n'avait fait au chevet funèbre de sa mère, pauvre femme veuve et infirme depuis de longues années, aucune promesse à l'égard de sa sœur, et sa mère ne lui en avait pas demandé, elle connaissait son cœur.

Mais Dieu sait ce qu'avait fait Thérèse pendant les six années qui s'écoulèrent depuis cette perte douloureuse, jusqu'à l'époque où commence notre récit.

Elle avait prié, travaillé et aimé.

La prière lui avait donné la force, le travail l'aisance, et l'amour le dédommagement à ses travaux pénibles.

On ne souffre point sans que la douleur n'imprime quelques traces de son passage. Thérèse avait veillé souvent; sa santé robuste s'était allanguie; les roses de son teint avaient fait place à une pâleur continue, et le sourire, s'il n'avait pas tout à fait déserté ses lèvres, n'y faisait plus que de passagères apparitions.

Il en était bien autrement de Madeleine!... La mort de sa mère n'avait point laissé de place vide

dans son âme; celle qu'elle nommait du nom de sœur avait rempli auprès d'elle la tâche de la mère, et elle avait concentré toute l'affection de son âme aimante sur cette protectrice, qui ne lui avait jamais laissé soupçonner la privation et la souffrance.

Aussi Madeleine, fraîche et riante comme on l'est à dix-sept ans, n'avait aucun pli sur le front, aucun souci dans le cœur, aucune amertume dans l'esprit, et son bonheur suffisait à celui de Thérèse, qui n'avait d'autre ambition que de la voir sourire.

Thérèse et Madeleine étaient ouvrières, comme la plupart des jeunes filles pauvres de nos cités populeuses. Elles habitaient une petite chambre sous les toits d'une haute maison, et si la rue était étroite, l'escalier sombre et le ménage dépourvu de luxe, du moins, comme le disait Thérèse, on recevait les premiers rayons du soleil, on voyait un morceau du ciel bleu, et le jour était excellent à la petite fenêtre.

Et quand nous disons qu'il y avait absence de luxe, nous ne voulons pas dire que la chambrette fût sans charme. Oh! non.

Il y avait toujours des fleurs à la fenêtre, et dans un verre sur la cheminée; il y avait une cage dont l'habitant, un chardonneret, semblait comprendre sa mission de joyeuse insouciance. Les deux lits tout semblables, les meubles antiques et les quatre chaises brillaient d'un continuel éclat; le crucifix avait son langage, le portrait de la mère avait le sien, et puis l'air qu'on respire chez soi est imprégné de si suaves émanations de bien-être et de liberté!

Je ne sais si nos sœurs se rendaient bien compte de cela, toujours est-il que Thérèse ne se trouvait bien que dans sa petite et modeste chambre, et que l'étourdie Madeleine, au retour de la promenade du dimanche, la trouvait plus belle et plus spacieuse que jamais. L'ennui n'avait jamais trouvé le moyen de se glisser là.

Les premières heures du jour, les plus belles et les plus douces à l'âme, s'écoulaient dans les soins du ménage, dont la bonne Thérèse revendiquait toujours la plus grande part, au désespoir de Madeleine, qui

se sentait forte et souffrait de la fatigue de sa sœur; le travail n'était ensuite interrompu que par le repas frugal et court, et se prolongeait plus ou moins avant dans la soirée, selon que nos bonnes ouvrières avaient à satisfaire plus ou moins d'exigences.

Thérèse avait la vigilance, et Madeleine l'adresse en partage; leur exactitude et leur probité étaient bien connues; aussi jamais le travail n'avait fait faute à leur bonne volonté.

Thérèse n'avait point voulu placer sa sœur dans un de ces ateliers si nombreux dans les villes; elle l'avait formée elle-même, et toutes deux suffisaient largement aujourd'hui aux besoins du petit ménage.

Le regard de Dieu ne peut se reposer que doux et protecteur sur l'innocence et la soumission à sa volonté, et rien ne se fait sous le regard de Dieu sans prospérer et amener la joie.

Nos deux sœurs étaient vraiment vertueuses, de cette vertu dont le caractère n'est point l'austérité exagérée, mais l'indulgence envers tous; de cette vertu qui connaît le sourire pour y répondre par un sourire, et les larmes pour y mêler les siennes, faite de pouvoir les tarir.

Sans fréquenter particulièrement aucune des jeunes ouvrières, leurs compagnes, elles les connaissaient toutes, et s'en faisaient aimer. Thérèse savait raisonner avec les plus âgées, et Madeleine rire avec les plus folâtres, et il fallait bien que la malignité ne pût trouver prise sur elles, puisque jamais elle ne s'y était essayée.

Depuis la mort de sa mère, Thérèse n'avait point quitté les vêtements de deuil : elle y trouvait à la fois la satisfaction de son goût, naturellement mélancolique, et une grande économie. Mais elle savait reporter sur sa sœur ce besoin inné dans toutes les jeunes filles d'une innocente et gracieuse coquetterie. Les principes d'honneur et de délicatesse, qu'elle avait inculqués à Madeleine, la dispensaient de toute observation sur l'accomplissement des convenances; elles étaient de jeunes ouvrières dont l'aiguille était l'unique ressource, et ne voulaient point paraître autres qu'elles n'étaient. Il y a une mesure en tout, qui garde de l'excès. Madeleine était donc mise à la fois simplement et gracieusement; il faut si peu de chose pour parer une jeune fille, quand la fraîcheur de la santé et le regard calme de l'innocence ont déjà fait les premiers frais!

Et cependant c'était là le seul point sur lequel les sœurs différaient d'opinion.

Si Thérèse parlait de l'achat d'une robe nouvelle ou du renouvellement d'un ruban fané, Madeleine aussitôt, et avec la vivacité qui fait le fond de son caractère, faisait à sa sœur une longue nomenclature des robes et des rubans qui composaient son trousseau, et savait obtenir, à force de caresses et d'éloquence, la petite somme qu'elle destinait à tout autre chose.

Thérèse feignait d'ignorer la destination du petit trésor, et donnait à sa sœur un baiser, et la somme envinée.

«Les soirées des dimanches d'hiver sont si longues, disait Madeleine, il faut bien des livres pour se distraire et s'instruire.» Et Thérèse, qui aimait d'autant plus la lecture que la voix aimée de sa sœur lui prêtait un nouveau charme, ne mettait point d'obstacle à l'accroissement de la modeste bibliothèque.

Modeste, en effet; car tout le budget de Madeleine ne passait pas dans la caisse du libraire, il y avait aussi des fonds secrets... On connaissait dans la maison voisine un pauvre père de famille resté seul avec deux enfants en bas âge, et s'il y a des mois où l'atmosphère adoucie permet au pauvre de fouler nus pieds le pavé de nos rues, il y a d'autres mois où il faut de la chaussure et du feu dans la mansarde, si peu que ce soit, et Madeleine aurait eu froid devant la flamme pétillante de son foyer, si elle avait pensé à tant de misère sans que sa conscience pût lui répondre : Autant qu'il est en ton pouvoir, tu l'as secourue.

Certes, s'il y a de la poésie quelque part, de cette poésie réelle qui consiste, non dans les mots, mais dans les choses, et qui fait le bonheur de ce qu'il y a d'immatériel en nous, comme le bien-être et l'aisance font celui du corps, cette poésie divine habitait la demeure dans laquelle nous venons de jeter un regard.

Le travail y faisait les heures trop promptes, et les nobles sentiments y faisaient luire comme un reflet du ciel.

Mais il n'y a rien d'humain et de mortel qui ne doive payer sa dette à la faiblesse humaine, et tout cet édifice de paix et de bonheur, dont la vertu était la base, allait s'ébranler au souffle pernicieux d'une seule pensée, d'une pensée arrière!

L'hiver était venu avec ses aspects si différents: souffrance et nudité pour les uns, joies envivantes et riches parures pour les autres. Contraste douloureux, qui mettrait la tristesse au cœur et le murmure aux lèvres, si Dieu n'avait placé partout le remède auprès de la plaie, l'ange de la Charité adoucissant les douleurs du pauvre, et sanctifiant les plaisirs du riche.

Thérèse et Madeleine, qui travaillaient pour un grand nombre de nobles maisons, avaient à redoubler de zèle à cette époque de l'année. Les gazes légères et les guirlandes de fleurs se mariaient coquettement sous leurs doigts agiles, et les satins précieux, les riches dentelles s'harmonisaient avec les désirs d'un âge plus respectable.

Les jeunes amies se disaient l'une à l'autre le nom de l'adroite ouvrière qui savait ajouter de nouveaux charmes à leurs charmes naturels, et les sœurs étaient obligées d'appeler à leur aide leurs compagnes moins heureuses ou moins habiles.

Or, cette année-là, Thérèse était souffrante; ses yeux, qui avaient tant versé de larmes, avaient peine à supporter longtemps les nuances éclatantes des toilettes de bal, et une langueur inconnue semblait l'affaiblir de jour en jour.

Madeleine, dissimulant sa poignante inquiétude, se multipliait, pour ainsi dire, et bientôt elle fut obligée de se rendre elle-même dans les hôtels où Thérèse ne l'avait jamais conduite, et dont elle ne connaissait point encore la somptuosité intérieure.

Un soir qu'il y avait bal dans la maison de madame de **, Madeleine fut demandée en toute hâte pour réparer un léger accident qui avait dérangé la toilette de mademoiselle Marie de **.

Elle s'y rendit aussitôt, car le temps pressait, et fut introduite dans la chambre de Marie.

Pendant quelques minutes d'attente, elle examina rapidement cette chambre où le goût d'une jeune

personne et la prévoyance d'une mère avaient réuni tout ce qui charme la vue et prévient les désirs ; mais bientôt les éclats de rire d'une douce voix lui annoncèrent Marie de ***.

C'était une belle jeune fille de l'âge et de la taille de Madeleine, mais aussi blonde que Madeleine était brune.

Son pardessus de satin bleu recouvert de riches dentelles, les fleurs et les rubans bleus qui s'entremêlaient dans les boucles soyeuses de ses cheveux, et faisaient ressortir l'éclatante blancheur de ses épaules, les souliers de satin blanc qui emprisonnaient ses petits pieds ne nuisaient point sans doute à sa beauté ; mais l'expression radieuse de ses regards et le sourire de ses lèvres étaient sa plus belle parure.

« Mademoiselle, dit-elle gaiement à Madeleine, voyez mon étourderie ! Dans mon empressément à me voir parée de cette robe charmante, j'ai défilé les nœuds de ruban qui retiennent mes dentelles, et je n'eusse point souffert qu'une autre main que la vôtre réparât votre ouvrage, sur le bon goût duquel je suis habituée à recevoir tant d'éloges. »

Madeleine balbutia un remerciement, rattacha les nœuds dérangés, et avait à peine achevé, que Marie, plus légère qu'une biche, s'enfuyait après lui avoir fait un gracieux salut en disant : « Au revoir, mademoiselle ! »

Madeleine la regarda descendre dans tout l'éclat de la beauté et de la parure, abaissa un regard sur la simple robe de laine brune qui, avec le petit bonnet d'une blancheur éclatante, composait sa toilette, et elle soupira.

Elle suivit Marie dans l'escalier, et lorsque celle-ci entra ouvrit la porte des salons, un regard furtif laissa voir à Madeleine les tentures de damas, les lustres étincelants et les glaces gigantesques qui réfléchissaient tant de merveilles.

Madeleine soupira encore et rentra chez elle.

Elle monta lentement l'étroit escalier qui conduisait à cette chambre jusqu'ici tant aimée, car elle renfermait tous les objets de son affection : sa sœur, ses livres, son travail, ses fleurs et son oiseau.

En y entrant, elle y jeta un coup d'œil si étrange, que Thérèse, qui lui souriait, redevint sérieuse et comme agitée par un funeste pressentiment ; mais la voix de Madeleine dissipa tout de suite ce nuage de tristesse ; et, après les prières du soir, les sœurs s'endormirent.

Le lendemain, Madeleine avait l'air abattu ; elle travailla cependant, mais plusieurs fois Thérèse fut obligée de lui rappeler d'urgentes observations relatives à ce même travail, et de lui placer sous les yeux des objets qu'elle cherchait où ils n'étaient pas.

Les fleurs ne furent point arrosées, l'oiseau ne dut sa petite ration de chaque jour qu'à la bruyante manière dont il la réclamait, et Thérèse eut besoin de se déranger souvent pour se servir elle-même.

L'amour est perspicace, il devine ce qu'on lui cache, lorsqu'il s'agit de ceux sur lesquels il s'épanche sans réserve.

Thérèse comprit que sa sœur, pour la première fois dissimulée, lui voilait une pensée de son âme, de cette âme limpide dans laquelle jusqu'à ce jour elle avait lu comme dans la sienne avec le regard du cœur.

Elle ne questionna point Madeleine, elle l'entoura

de soins plus affectueux que jamais, pria plus souvent et plus longuement, se reposa en Dieu et attendit. Elle n'attendit pas longtemps.

Huit jours après, le travail pressait encore ; une autre fête se donnait le soir, et Madeleine avait pour aide une insoucieuse compagne qui, tout en travaillant sans relâche, fredonnait, en les entremêlant d'une manière vraiment originale, les cantiques de son jeune âge et le refrain des nouvelles romances qu'elle avait glanées çà et là.

Madeleine ne chantait plus.

Depuis ces huit jours elle n'avait pas proposé à Thérèse cette attrayante lecture du soir qui donnait des aîles aux dernières heures du jour. Il avait même fallu que cette pauvre Thérèse, toujours souffrante, montât les quatre étages du voisin, que Madeleine avait oublié d'aller visiter.

La jeune ouvrière de nos sœurs venait d'achever une robe éblouissante, et poussant ce soupir de satisfaction qui exprime le contentement de soi et de son œuvre, l'éleva fièrement devant Madeleine en lui disant :

« N'est-ce pas qu'elle est belle ? »

— Oui, répondit Madeleine sans la regarder, et bien heureuse est celle... »

Elle n'acheva pas, confuse qu'une pensée si intime eût trouvé le chemin de ses lèvres. Mais Thérèse avait entendu, avait compris, et s'était écriée involontairement :

« Voilà le mal ! »

Pour la folle travailleuse, toujours fredonnant, elle avait déposé son ouvrage sur le lit, n'avait rien écouté, et souhaita le bonsoir aux deux sœurs, après avoir pris leurs ordres pour le lendemain.

Madeleine la suivit pour aller remettre à sa destination le travail terminé.

Thérèse, restée seule, laissa couler ses larmes et pria avec ferveur.

« Mon Dieu ! disait-elle, ayez pitié de ma sœur et pardonnez-lui ! Elle envie le sort de ceux que vous avez faits les heureux de la terre. Pardonnez-lui et guérissez-la, en arrachant de son âme cette pensée d'envie plus amère que le fiel. »

Les mois d'hiver s'écoulèrent sans aucun changement dans la position de Thérèse et de Madeleine.

Thérèse, sans souffrir davantage, s'affaiblissait insensiblement, car la pauvre fille avait maintenant deux douleurs au lieu d'une : la douleur du corps, qui l'inclinait sur son travail devenu une cruelle obligation ; la douleur de l'âme, qui lui venait de sa sœur.

Madeleine, bonne au fond, avait honte d'elle-même, se reprochait intérieurement le mal qu'elle faisait à Thérèse, et n'avait point cependant la force de lui ouvrir son cœur malade, pour lequel des paroles consolatrices et affectueuses eussent été un baume rafraîchissant.

Mais Dieu écoutait les prières de Thérèse, et allait bientôt les exaucer.

Au mois de juin de la même année, madame de *** écrivit à Thérèse de venir passer une huitaine à sa maison de campagne pour les préparatifs d'un long voyage qu'elle allait faire avec sa fille.

Thérèse répondit à cette lettre sans montrer sa réponse à Madeleine, qui n'osa faire aucune réflexion,

car sa conscience lui disait : « Et toi aussi, tu n'as pas en ta sœur une entière confiance. »

Le retour du courrier annonça que madame de *** attendait Madeleine pour les jours suivants.

Sans questionner Thérèse, qu'elle allait laisser seule pour la première fois, Madeleine fit ses dispositions de départ.

Des sentiments contraires l'agitaient fortement : d'une part, elle s'effrayait de quitter cette sœur, cette amie qui lui avait fait, à force de travail et d'amour, une douce et paisible vie, alors qu'elle aurait pu ne trouver que douleur et privation ; de l'autre, une joie intérieure qu'elle n'osait s'avouer, lui promettait de nouveaux plaisirs dans la vue de ce luxe qui lui avait fait déjà tant de mal !

Elle partit donc après un embrassement dix fois répété et une étreinte affectueuse sur le cœur de Thérèse, qui attendait de cette démarche, dont elle seule connaissait le but, la guérison morale de Madeleine, ou la certitude de leur malheur commun. Après quelques heures, elle arriva à la porte de M^{me} de ***. Elle fut accueillie avec cette bonté cordiale qui prête tant de charme aux relations de supérieur à inférieur, et qui aplanit sans rien laisser à la familiarité la barrière sociale élevée entre les rangs divers. Seulement une légère rougeur colora le front de Madeleine quand elle s'aperçut que le regard clair et spirituel autant que doux de M^{me} de *** se prolongeait sur elle.

Une demi-heure suffit pour mettre la jeune fille au courant de son travail, et elle se préparait à commencer aussitôt après son repas lorsque M^{me} de *** lui dit en souriant :

« Oh ! vous avez le temps, Madeleine ! nous vous gardons huit jours ici ; ne commencez point vos travaux à cette heure avancée du jour. Marie, dit-elle en élevant la voix, et sa fille accourut d'un petit cabinet voisin, fais à mademoiselle les honneurs du jardin. »

Et M^{me} de *** se retira après avoir encore regardé Madeleine, et reporté sur sa fille un regard presque triste.

Marie de ***, charmante de caractère comme de figure, n'avait aucun défaut apparent.

Aimante et soumise avec sa mère, douce sans être familière avec ses serviteurs, franche et gaie avec tout le monde, elle se faisait aimer aussi de tous.

Le peu qu'il y avait à reprendre en elle venait de sa position plus que de son propre fonds.

C'était un peu de négligence, rien d'obligatoire ne l'avait contrainte au travail, et elle ne savait point s'y astreindre ; un peu d'inconstance, tant d'objets s'offraient à ses desirs, qu'elle ne s'attachait fortement à aucun ; une légère nuance de caprice, il était si rare qu'elle rencontrât de la résistance ! Mais Marie, à part ces taches légères, indispensables sur tout fonds mortel, Marie de *** était vraiment gracieuse et aimable.

Vive et pétillante d'esprit, elle ne laissait point à Madeleine le temps de s'ennuyer ; elle la fatigua dans les mille sinuosités du parc, lui fit admirer ses fleurs, sa volière, et la chargea d'un énorme bouquet pour égayer sa chambre de voyageuse.

Le soir, elles avaient lié, sans s'en apercevoir, une affection réelle, et se sentaient attirées l'une vers l'autre par cet instinct de jeunes filles qui se comprennent, et se sentent les mêmes goûts, quoique la diffé-

rence de position en règle pour chacune la satisfaction.

Madeline dormit peu : le visage fatigué de Thérèse lui apparaissait sans cesse, et quoi qu'elle eût pris des mesures pour lui assurer le plus de repos possible, elle craignait de la trouver plus abattue à son retour.

Le lendemain, dès six heures, elle était au travail, confondant dans ses pensées secrètes le souvenir de sa sœur, et ce désir inconnu de jouir elle-même d'un bien-être dont elle voyait jouir tant d'autres. Il y avait maintenant en Madeleine deux personnes distinctes :

La Madeleine d'autre fois, pour qui un jour commencé par la prière, rempli par le travail, et terminé par la prière encore, était tout un avenir.

La Madeleine d'aujourd'hui, oubliant sa position et son devoir, pour rêver à d'autres positions et à d'autres devoirs, et pour les envier, hélas !

Certes, l'une était plus heureuse que l'autre... Le bon sens et la nature droite de la pauvre fille le lui disaient assez ; mais elle était sans énergie contre elle-même ; tant il faut peu de chose pour troubler la sérénité d'une pauvre âme !

A huit heures, Madame de *** et sa fille entrèrent chez Madeleine.

« Je vous amène une compagne, Madeleine, lui dit Madame de ***. Marie m'a demandé de venir travailler près de vous. Je le lui accorde d'autant plus volontiers que son intarissable babil vous fera couler les heures, et que votre exemple lui donnera peut-être un peu de persévérance. »

En un instant les jeunes filles furent toutes de zèle et d'ardeur au travail. Madeleine entourée de soie et de mousseline, Marie une légère broderie à la main.

Son déshabillé à la fois simple et coquet attira encore, mais furtivement, le regard de Madeleine, qui passa une main sur son front comme pour en chasser la pensée amère.

« Je suis honteuse de moi, dit tout à coup Marie, il y a deux mois bientôt que ma broderie est commencée, et vous voyez où j'en suis. Que vous êtes heureuse, Madeleine, d'avoir l'amour du travail et d'être libre de votre temps ! »

Madeline ne put s'empêcher de lever les yeux sur Marie ; ce langage lui parut étrange, et elle fut plus frappée encore de l'impression que lui laissa son coup-d'œil.

Marie de *** était bien la même ; à son âge quelques mois n'apportent aucun changement physique. Et cependant il y avait, comme entre les deux Madeleines, une grande différence entre la jeune fille du soir de bal et celle qui était là, devant Madeleine. Elle avait vu la première joyeuse et vermeille, dans une sorte d'exaltation fébrile, qui prêtait de l'éclat à ses yeux et de la vivacité à ses mouvements.

Elle voyait aujourd'hui la seconde sans apprêt et dans l'état ordinaire de la vie.

Sans paraître souffrante, elle avait une légère pâleur et un cercle aux paupières qui indiquait la fatigue des veilles, et, quand rien ne l'animait extraordinairement une gracieuse mais pénible nonchalance semblait la dominer.

Un éclair traversa l'esprit de Madeleine, et prépara en elle une révolution.

Elle commença à comprendre — un coup d'œil avait suffi pour cela — qu'avant d'envier le sort des autres, il faut le voir sur toutes ses faces et à tous ses points de vue.

La pensée est prompt, et ce que nous venons de dire n'avait mis aucun intervalle entre les paroles de Marie et la réponse de Madeleine, avide d'entamer pour sujet de conversation celui que cette phrase semblait appeler.

« Libre de mon temps, Mademoiselle, dites-vous, mais vous-même, plus libre encore d'un temps dont vous pouvez disposer à votre gré, pourquoi ne l'employez-vous pas selon votre goût ? »

— Moi, libre ! oh ! non, Madeleine, je ne le suis pas. Ici, il est vrai nous sommes plus à nous-mêmes qu'à la ville ; mais il s'en faut bien encore que nous employions notre temps selon nos desirs. »

Et Marie paraissait disposée à la réflexion et au raisonnement.

Madeline réfléchissait aussi.

Enfin la franchise de Marie ouvrit le débat.

« Tenez, dit-elle, je sais que notre position est de celles qui donnent de l'envie aux moins favorisés que nous. »

Madeline fit un imperceptible mouvement ; Marie, sans s'en douter, venait de toucher une plaie. « Mais je vous assure que je me suis demandé souvent si en compensation de cet or qu'il leur refuse, Dieu ne leur donne point plus de bonheur qu'à nous. — Moi, je n'ai encore que peu d'expérience, et j'éprouve déjà que le bonheur n'est point où l'on croit que nous le trouvons. Ma bonne mère me le répète tous les jours, et, ajouta-t-elle en souriant, elle me disait ce matin encore qu'elle croit que vous en avez reçu une plus forte dose que nous. »

— Oh ! mademoiselle, dit Madeleine, je serais bien ingrate envers Dieu si je me plaignais, mais il faut dire aussi que chacun connaît sa position, et en sait les tristesses intimes.

— Eh bien ! dit Marie, comparons : il ne m'arrive pas souvent d'être raisonnable, mais je sais que vous l'êtes et que je puis gagner avec vous.

« Je n'ai pas plus de jouissances de l'âme que vous, moins peut-être, car bien que j'aime ma mère de toute mon âme, il me semble qu'il doit y avoir un degré de plus encore dans une affection qui ne se montre pas seulement dans les caresses, mais dans le dévouement, dans le travail, dans l'emploi de toute l'existence. »

— C'est vrai, peut-être, mademoiselle, mais vous avez le pouvoir que nous n'avons pas, celui de faire du bien, et c'est là une grande jouissance.

— Oh ! pour cela, Madeleine, vous allez, si vous n'y prenez garde, me faire divulguer un secret.

— Comment cela ?

— Oui, je connais un pauvre homme à qui ma mère vient quelquefois en aide pour soutenir sa petite famille, et qui nous a parlé...

— Ah ! mademoiselle — et Madeleine rougissait tandis que Marie la regardait en souriant — qu'est-ce que cela pour en parler ? »

— Eh bien ! n'en parlons pas si vous voulez, mais laissez-moi vous faire part d'une belle réflexion qu'il m'a inspiré à ma mère, et qui ne serait jamais venue dans ma tête folle. « Vois-tu, Marie, me disait-elle un jour, combien ce cœur reconnaissant exprime avec effusion sa gratitude pour le bien qu'on lui fait. Il sent peut-être instinctivement que ce n'est pas à la quantité que se mesure l'aumône, et que la plus sainte est évidemment celle qui est le fruit du travail et de

la privation. » — En effet, Madeleine, ai-je beaucoup de mérite à donner un peu d'or au pauvre, moi, qui ai sans cela tout le nécessaire et le superflu de la vie ? Aussi, jalouse d'avoir ce mérite, j'ai imaginé un autre moyen, et plus tard j'aurai besoin de vos leçons à cet égard ; je travaillerai de mes mains pour vêtir les indigents, comme le fait ma mère dans ces soirées d'automne où nous sommes solitaires ici... »

Madeline écoutait, et s'abîmait de plus en plus dans ses réflexions.

Marie était presque grave, et avait laissé tomber sa broderie sur ses genoux.

« Vous avez raison, mademoiselle, dit Madeleine, émue de cette sincérité ; je crois que les joies de l'âme peuvent être les mêmes pour tout le monde ; ce ne sont pas celles-là qui font naître l'envie... »

— Je le sais bien, repartit Marie avec pétulance ; ce sont nos joies apparentes, nos fêtes, notre luxe, nos parures élégantes. Eh bien ! je vous assure qu'on se trompe fortement si on croit que nous en sommes plus heureuses pour cela. Pour moi, je suis très-impressionnable, et je m'émue de la moindre chose ; mais ce sont des impressions fugitives, et sans m'en rendre compte, je sens un vide au fond de tout.

— Cependant, mademoiselle, — Madeleine voulait aller jusqu'au fond de la question, pendant que l'occasion était si bonne, — vous jouissez, au moment du plaisir, de la satisfaction qu'il vous procure ?

— Oh ! sans doute, je ne veux rien exagérer, Madeleine ; je ne prétends pas dire que je n'ai pas de jouissances ; je veux vous prouver seulement que les vôtres, si elles sont plus rares, sont plus vives et plus durables. »

Les deux jeunes filles en étaient là de cette conversation intéressante, qui leur faisait chercher la vérité au fond de leur âme candide sur ce sujet important — le bonheur — lorsque madame de *** entra.

« Marie, dit-elle à sa fille, viens recevoir ta compagne Louise de *** ; pendant que je m'occuperai de sa mère ; fais lui préparer une chambre, et veille à ce que rien ne lui manque. Elle est ici pour trois jours et... »

— Pour trois jours, Mère ?... Et que ferons-nous ? que dirons-nous ? Vous savez que mon caractère et le sien sont incompatibles, et que je n'aime pas son esprit de critique et de raillerie qui n'épargne pas même ses meilleures amies !... Ah ! combien j'aimerais mieux rester avec Madeleine, nous nous comprenons si bien tout à l'heure !

— Je le sais, Marie ; mais tu sais aussi, mon enfant, que nous sommes obligées souvent de sacrifier nos desirs aux exigences de la société ; il en faut prendre l'habitude dès à présent, ma fille, puisque c'est une des misères de notre position. La conversation de Madeleine ne te paraîtra que plus douce après trois jours de contrainte. »

Et Marie et sa mère s'éloignèrent après avoir dit à Madeleine quelques bonnes paroles d'affection et de regret.

Restée seule, Madeleine versa quelques larmes dont il lui eût été impossible d'indiquer la source, mais qui lui firent beaucoup de bien.

Le soir, avant de se livrer au repos, et après avoir prié avec autant de ferveur qu'autrefois, elle écrivit à Thérèse pour soulager son âme oppressée :

« Sœur bien-aimée, lui disait-elle, pardonne-moi

de ne l'avoir point ouvert mon cœur aussitôt qu'une pensée mauvaise en eut troublé la sérénité habituelle.

« Tu l'as deviné, je l'ai bien senti, et tu as eu la délicatesse de ne point froisser cet amour-propre déjà blessé au vif. Mais plus tu as été bonne et indulgente envers moi, plus je suis coupable, et plus je me sens confuse. — Que j'ai hâte de retourner près de toi et de t'embrasser mille fois! — Pour expier ma faute, je te dirai tout: et la jalousie qui me rendait malheureuse, et mon dégoût subit du travail, et mon ingratitude envers Dieu qui m'a fait un sort si doux près de toi, ma sœur chérie! Depuis hier je ne me sens plus la même; je regarde et j'observe autour de moi; je vois que la paix n'est point inaltérable dans la fortune. Mademoiselle Marie, bien meilleure que moi, m'a dit déjà une partie de ses petites contrariétés, bien plus grandes que les miennes... et ses paroles m'ont inspiré plus encore le désir du retour, pour te dédommager de ce que je t'ai fait souffrir. — Oh! ma sœur, ma modeste chambre, mon travail, mes délassements agréables, que je suis honteuse d'avoir un instant désiré plus que vous!... »

Le lendemain et le surlendemain, Madeleine, le bonheur dans l'âme et la gaieté au front, travailla dans la solitude!

De temps en temps elle regardait dans le vaste jardin sur lequel donnait sa fenêtre, y voyait se promener Marie et son amie, et se disait en elle-même: voilà donc pour cette bonne jeune fille, trois jours d'ennui et de fatigue, que lui impose son devoir, plus amer aujourd'hui que le mien. Il lui faut entendre une conversation frivole et malicieuse, refouler en elle le déplaisir qu'elle éprouve, et témoigner même une satisfaction qu'elle est si loin de goûter. Mon Dieu! serait-il vrai que bien souvent, — comme je le vois aujourd'hui, — mon sort est plus paisible que le sien, sur lequel j'ai jeté pourtant un regard d'envie?...

Un nouveau coup d'œil sur les jeunes personnes montra à Madeleine mademoiselle Louise gesticulant fort et riant comme une étourdie, tandis que Marie, paraissant l'écouter à peine, leva les yeux vers la fenêtre de Madeleine, qui crut la voir lui sourire tristement.

Le troisième jour, au matin, Marie frappa à sa porte, lui remit promptement une lettre de sa sœur que le courrier venait d'apporter, et la quitta plus promptement encore en lui disant: « Madeleine, à midi je serai libre; je retourne près de Louise que je ne puis quitter jusqu'à son départ. » La lettre de Thérèse était brève, mais affectueuse et bonne:

« Dieu soit béni! Madeleine, si tu me reviens avec » une pensée et une souffrance de moins. Oui, petite » sœur chérie, il est vrai que j'avais tout compris » sur un seul mot de tes lèvres, mais puisque tu » me sais gré de n'avoir point parlé à ce sujet, je » te demande pour ma récompense de ne m'en » parler jamais non plus, et que notre baiser du » retour ensevelisse à jamais le passé. Cinq jours encore » sans toi seraient bien longs pour la pauvre sœur, si » elle ne consacrait ce temps à te préparer quelques » petites surprises... »

Madeleine baisa mille fois cette lettre chérie, remercia Dieu de toute son âme de lui avoir donné cette sœur plus précieuse que tous les trésors, et pria sa pour conservation.

A midi, Marie de*** entra, s'assit avec sa broderie interminable, comme elle l'appela en riant, et dit à Madeleine:

« Voyons: laquelle de nous deux a été la plus heureuse, ces trois jours? »

Madeleine la regarda en souriant:

« Oh! mademoiselle, tous les jours ne se ressemblent pas. »

— C'est vrai, car hier je m'ennuyais avec cette jeune fille que vous avez vue, et de qui je cherche en vain à retenir un mot utile, une phrase qui vienne du cœur, dans tout ce qu'elle m'a dit; et dans huit jours je serai chez une autre personne à qui ma mère doit des égards, et où je n'aurai pas la moindre distraction.

— Mais mademoiselle..., et Madeleine hésitait, — elle avait peur d'aller plus loin que les convenances ne le permettaient, — vous avez des livres, des talents d'agrément....

— Voilà justement ce que je voulais vous dire lorsque je vous quittai l'autre jour. C'est par là seulement, par une instruction plus étendue que je pourrais trouver plus de jouissances que vous, et celles-là seraient véritables; mais j'ai bien peur encore d'aller aux preuves. Vous aimez la lecture, Madeleine, n'est-ce pas?

— Beaucoup, mademoiselle, et mon plus grand plaisir est de faire quelques petites économies à cette intention. Les soirées du dimanche et des jours où nous veillons peu, passent si vite, avec nos livres et j'y trouve tant de choses instructives que j'ignorais, que je continue ainsi toute seule le peu d'études que j'ai faites.

— Et moi, Madeleine, je lis beaucoup, mais comment? L'abondance me nuit, j'effleure les nouveaux ouvrages que me choisit ma bonne mère, je les quitte et je les reprends; ah! j'en jouirais bien plus si, comme vous, j'en faisais un délassement à d'utiles travaux; mais non, voyez-vous, il est impossible que cela soit ainsi. Dieu est juste: s'il a donné aux uns de satisfaire tous leurs désirs, il a donné aux autres comme compensation de trouver une joie plus grande dans l'accomplissement d'un seul. Voyons, ai-je raison aujourd'hui?

— Je commence à le croire, dit Madeleine de plus en plus pensive.

— Vous parliez de talents superflus, reprit la jeune fille, après une légère pause. Oui, le dessin, la musique surtout, dont je ne retire le plus souvent que l'ennui et le dégoût. Vous êtes heureuse à fredonner gaiement un refrain quelconque, et je suis fatiguée, moi, à répondre à des exigences de salon, à chanter comme au théâtre devant des flatteurs si rarement sincères. Je vous le dis comme je le pense, Madeleine, il y a plus de bonheur dans votre chambre de travail-leuse que dans nos appartements d'inutiles désœuvrés; cela doit être, vous êtes meilleure que moi, etc...

— Oh! mademoiselle, s'écria Madeleine prête à laisser couler une larme, si vous saviez combien peu je mérite!...

Madame de*** entra à ce moment et s'assit près de nos jeunes personnes, philosophes sans le savoir. Elle avait appris de Marie, toute fière de se sentir plus raisonnable, le sujet de leur petite discussion, et venait pour s'y mêler un peu.

Mais son arrivée rendit à Madeleine sa timidité naturelle, et à sa fille son enfantillage. L'une baissa

la tête sur son travail, et l'autre s'assit à ses pieds, provoquant des caresses dont elle jouissait si souvent.

Madame de *** congédia Marie sous un léger prétexte, et resta seule avec Madeleine.

Après diverses explications relatives aux travaux de celle-ci, madame de *** tendit à Madeleine une lettre froissée, en lui disant avec un doux intérêt : « A la mort de votre mère, mon enfant, j'ai conservé votre sœur au service de ma maison ; j'ai apprécié, depuis, tout ce qu'il y a en elle de noblesse de sentiments ; j'ai vu ce qu'elle a fait pour vous de sacrifices, et avec quelle sollicitude elle vous a servi de mère. J'étais heureuse de vous voir prospérer ensemble depuis que vous êtes en âge de partager ses travaux. »

» J'ai été affligée à la réception de la lettre que vous allez lire, et j'ai hésité.... »

» Touchée de la confiance de ma bonne Thérèse, je désirais me rendre à sa demande, et je craignais d'un autre côté qu'il n'y eût témérité de ma part à me charger d'une mission aussi délicate, lorsque je ne suis pour vous rien de plus qu'une étrangère. Lisez, Madeleine, et dites moi ce que je devais faire. »

La lettre était celle que Thérèse avait cachetée sans en donner lecture à Madeleine : elle était conçue ainsi :

« Madame, ma santé s'oppose à ce que je me rende » près de vous : un travail assidu de huit jours est » au-dessus de mes forces. Je vous prie de m'excuser, » et de vouloir bien recevoir ma sœur Madeleine, » plus en état que moi de remplir vos désirs. »

» Au sujet de cette sœur qui m'est si chère, Ma- » dame, je prends la liberté de vous faire un aveu. » Si cette liberté est déplacée chez moi, vous me ju- » gerez par le cœur, Madame, et me la pardonnerez. » Ma sœur a jeté un regard d'envie sur votre posi- » tion sociale et souffre depuis ce temps-là dans le » cercle de la sienne. Madame, je crois que vous » pouvez guérir ma sœur ; secondez-moi, dites-lui » que vous avez aussi des peines et des souffrances » d'esprit et de corps ; réconciliez-la avec elle-même, » Madame, et vous aurez fait deux heureux de plus ; » c'est chez vous une douce habitude de chaque jour ! » et si Dieu exauce les prières d'une âme en qui dé- » borde la reconnaissance, Madame, il vous donnera » le bonheur par celle sur qui vous fondez toutes » vos espérances maternelles. »

» Agrérez, etc. »

Madeline pleurait et ne prononçait pas une parole.

« Ce n'est pas moi qui ai agi, lui dit madame de ***. Dieu, qui ne rejette point des vœux comme ceux de Thérèse, a permis que ma fille elle-même vous donnât le remède à votre blessure, et je l'en ai bénie. »

» Plus familière avec elle, que son âge vous fait considérer sans crainte, vous avez parlé, ce que vous n'eussiez point fait avec moi. Sa franchise et sa bonté de cœur vous ont répondu : Madeleine, que pensez-vous à présent ? »

Madame de *** prit la main de la pauvre fille émue et tremblante, et la serra affectueusement.

Madeline ne pouvait parler.

« Que serait-ce donc, ma chère enfant, reprit madame de ***, si je pouvais vous dire comme l'a fait Marie, les tristesses et les ennuis de mes devoirs à moi, si sérieux, si multipliés qui laissent si peu de place à la joie dans mon âme, et me feraient la vie si amère sans ma fille... »

» Allons, Madeleine, que tout soit oublié ; après-demain vous retournerez près de cette inappréciable amie, plus précieuse mille fois que ma fortune et mes domaines ; vous lui montrerez un visage radieux qui la guérira de ses souffrances, et vous serez ensemble plus heureuses que jamais, si une amie sincère de plus peut ajouter quelque chose à cette dose de paix et de bonheur que Dieu vous a départie. »

Madame de *** se leva ; Madeleine, toujours muette, lui rendit après l'avoir baisée, la lettre de Thérèse, et lui exprima par un seul regard mêlé de joie et de larmes, toute l'étendue de sa reconnaissance. A partir de cette heure, Marie, avertie par sa mère, ne parla plus à Madeleine que de choses qui pouvaient l'intéresser ou la distraire, et, le matin du départ, elle lui fit présent d'un de ces nombreux ouvrages dont elle lui avait parlé, et que sa mère avait désigné comme le plus convenable. Toutes deux l'accompagnèrent à la voiture qui faisait le service de la ville, et parurent ne la quitter qu'à regret.

Le retour de Madeleine rappela sur le front de Thérèse une douce gaieté. Un embrassement sans parole, longtemps prolongé, scella l'oubli des jours passés, et l'esprit de Dieu habita de nouveau cette demeure.

Tout entière à la joie de retrouver, sa sœur plus forte et plus heureuse surtout, Madeleine ne s'aperçut que le lendemain du changement opéré dans sa chambre.

Un papier aux couleurs brillantes décorait les murailles ; une petite table à ouvrage, longtemps désirée, avait remplacé l'ancienne, et une étagère de noyer, simple mais ornée de toute la richesse littéraire de nos sœurs, lui donnaient un air de coquetterie sans nuire à sa simplicité.

Tout cela était le fruit des épargnes de Thérèse pendant une année.

« Que j'ai été coupable ! s'écria Madeleine, ô ma sœur, oubliez-tu.... »

Thérèse mit la main sur les lèvres de Madeleine, qui ne put que baiser mille fois cette main chérie.

Les fleurs arrosées avec soin, ornèrent de nouveau la fenêtre aux blancs rideaux ; l'oiseau gazouilla ses plus doux airs ; le travail reprit sa saveur accoutumée ; le sourire reparut aux lèvres de Madeleine, et quelques couleurs au teint de Thérèse.

Chaque matin, la prière commune se terminait par des vœux communs pour le bonheur de madame de *** et de sa fille.



UNE INFLUENCE

J'ai dit comme Tobie : Un ange est dans ma nuit.
V. Hugo.

J'avais jadis un vieil ami qui s'appelait M. Aimery de Reysne. Cet ami était célibataire, mais il n'avait aucune des manies familières aux vieux garçons : chez lui, pas de collections d'animaux empaillés ou de magots de la Chine, pas de galerie de tableaux, pas de médailles, pas de chiens ou d'oiseaux favoris ; il aimait les bons livres, mais les éditions rares, les incunables et les palimpsestes le laissaient indifférent ; il ne prisait pas la bonne chère ; nullement il n'était

Prêtre de Flore
Et bien moins de Pomone encore.

Il ne faisait sa petite partie qu'à l'occasion, et pour obliger autrui ; bref, il n'aimait et ne recherchait qu'une chose au monde : les pauvres ; aussi toute la ville le nommait-elle *le Saint*, et, même Marie-Rose, sa vieille servante, qu'il respectait fort, lorsqu'au marché au poisson ou à la volaille, quelque dame curieuse lui demandait : « Chez qui servez-vous, ma fille ? — répondait imperturbablement : — Chez un saint, chez M. Aimery ! madame. » Et c'est un rare éloge que celui qui se trouve dans la bouche d'une domestique : demandez-le plutôt aux maîtres et maîtresses de maison.

Jamais sainteté ne fut plus aimable et plus sereine que celle de M. Aimery. La plus gracieuse des petites vertus, l'indulgence, avait élu domicile dans son âme et sur ses traits. Accablé d'affaires de toute espèce (affaires d'autrui qu'il faisait siennes), il ne semblait jamais ni fatigué, ni ennuyé ; on le dérangeait vingt fois, vingt fois il avait un sourire et une bonne parole pour l'importun ; on contrariait ses vues, on dérangeait ses plans, il ne se fâchait ni ne s'agrippait, et se bornait à dire avec un joyeux accent de confiance : — La volonté de Dieu soit faite ! et souvent, Dieu qui fait en effet la volonté de ceux qui le craignent, accomplissait celle de son serviteur d'une manière aussi heureuse qu'imprévue. Il avait des chagrins ; il trouvait des ingrats parmi les pauvres, des cœurs rebelles parmi ceux qu'il voulait mener au bien ; il voyait tomber au champ d'honneur de la charité les confidents de sa vie, les appuis et les compagnons de ses bonnes œuvres ; toutes ces peines l'éprouvaient, car il avait un cœur élargi et attendri par la pitié, mais sa patience ne pouvait être ébranlée, et il souriait, paisible, à la douleur, à la vieillesse, à la mort. Aimable pour ses égaux, que n'était-il pas pour les pauvres ? Eux seuls pourraient le dire, et les témoins invisibles de nos actions pourraient seuls dire aussi à

quelles privations il se soumettait pour faire luire un rayon de joie dans ces indigentes demeures où il passait sa vie.

Quoique je connusse M. de Reysne depuis mon enfance, sa vertu, pratiquée de si bonne grâce, avait toujours le pouvoir de me surprendre, et je cherchais souvent comment il en était arrivé à épurer ainsi son âme de tout sentiment égoïste, à perfectionner son caractère, à simplifier ses goûts et sa vie, et un jour, je lui demandai résolument son secret.

« La grâce de Dieu peut beaucoup, me dit-il d'abord.

— Mais encore ! Dieu a des instruments terrestres dont il se sert. Qui donc vous a poussé ainsi vers les bonnes œuvres ? Qui donc vous a dépouillé de vous-même pour vous donner aux autres ?... »

Il réfléchit un instant et répondit :

« La personne qui a exercé sur moi une salutaire influence ne s'est jamais doutée de son pouvoir ; elle a vécu sans avoir fait attention à moi, sans s'être souvenue que j'existais, et pourtant, je l'avoue, si je ne suis pas en ce moment au rang des ennemis de Dieu, c'est à elle que je le dois... »

Il lut dans mes regards combien je désirais en entendre davantage, et passant la main dans ses cheveux blancs et touffus, il répéta, selon sa coutume, lorsque quelque chose l'impressionnait : — C'est admirable ! admirable ! puis il me fit le récit suivant :

« Je venais de passer à Paris quelques années de dissipation, qui devraient être le regret permanent de ma vie ; mille occasions de désordre s'étaient trouvées sous mes pas, et j'y avais lâchement succombé, étouffant dans mon âme les bons sentiments que je devais à l'exemple de mes parents et à une éducation religieuse. Je les étouffais si bien que pas un, semblait-il, ne surnagea. Mes études de droit finies, je revins ici, auprès de ma famille, et pendant un an je vécus d'une vie assez douce, mêlée de repos et de plaisirs. Mon père désirait avant tout me voir pourvu d'une charge dans les finances, ma mère voulait me voir marié, et rien ne semblait s'opposer à la réalisation de leurs vœux ; car ma réputation était restée intacte en province, et j'appartenais à une famille riche et considérée. Je voyais beaucoup le monde de notre petite ville, et je croyais connaître toutes les figures, lorsqu'un soir, dans une réunion musicale donnée par un de nos amis, je vis, assise à côté de sa mère, une jeune fille que je n'avais jamais rencontrée. Était-elle belle ? je n'en sais rien ; mais son attitude, sa modestie, l'extrême douceur de ses traits ingénus et sérieux me captivaient mille fois plus que ne l'eût fait la plus éclatante beauté. Je la regardai longtemps ; je l'observai : elle ne parlait pas, prêtant à la musique une

oreille attentive et bienveillante. Lorsque le morceau fut fini, elle échangea quelques mots avec sa mère, et alors sa figure s'éclaira du sourire le plus aimable et le plus caressant. Le maître de la maison vint la chercher et la conduisit au piano; elle s'avança sans embarras et sans hardiesse, et elle jona de courtes variations sur une chanson créée alors fort à la mode. Elle jouait bien, avec soin, avec goût, mais sans trop d'inspiration, ce qui me ravit, car je n'aimais pas les Euterpes de salon. Elle revint auprès de sa mère et se remit à causer doucement avec elle. Je la regardais toujours. Un de mes camarades vint s'asseoir à côté de moi :

« Quelle est cette jeune fille? lui dis-je. Celle qui quitte le piano? »

— C'est mademoiselle Elisabeth d'A..., tu ne la connaissais pas? J'en suis peu surpris, elle va très-rarement dans le monde : sa famille est si austère et vit si retirée ! jolie personne, du reste, bien élevée, et riche, mon cher ! »

Ces derniers mots n'avaient plus de sens pour moi : mon esprit faisait tout à coup un long voyage : je voulais voir de plus près Elisabeth, et les projets de mariage que ma mère formait pour moi, et qui, jusqu'alors m'avaient laissé indifférent, me semblaient la chose la plus délicieuse. Je n'avais jamais aimé ; j'aimai à dater de cette soirée. Dieu avait ses desseins.

Il ne me fût pas très-difficile de me rapprocher de la famille d'A..., quel que fût le rang élevé et incontesté qu'elle occupait dans la ville. J'avais eu pour camarade de collège les trois frères d'Elisabeth : — Anatole, qui est mort vicaire-général de B..., un saint et digne prêtre ; Georges, aujourd'hui conseiller à la cour, homme de talent et de cœur, et Christian, qu'on appelait alors le petit Christian, qui n'a pas quitté notre ville et qui préside avec tant de zèle nos conférences de Saint-Vincent de Paul. Je me rapprochai d'eux, je les recherchai, et peu à peu, tout naturellement, sans qu'on soupçonnât même mes desseins, je fus reçu dans l'intérieur de la famille. Je vis de près Elisabeth. Elle était... elle était tout ce que j'avais deviné. Je ne la voyais que rarement, le soir, assise à la table de travail, sereine et silencieuse, mais attentive aux moindres desirs de sa mère, épiant un regard de son père ; elle parlait très-peu, et jamais d'elle-même ; pourtant, je savais que toute la journée avait été remplie des soins les plus utiles : elle s'occupait du ménage, elle donnait à Christian des leçons d'anglais et de dessin ; elle faisait la correspondance de M. d'A..., et elle s'acquittait de ses devoirs si multiples avec une bonne grâce et une facilité qui ne laissaient présumer ni fatigue ni ennui. Elle s'occupait aussi des pauvres, et j'en eus la preuve.

Ma mère, qui se trouvait souffrante, m'envoya un jour porter quelques secours à une pauvre vieille veuve que l'on avait recommandée à ses bontés. En entrant dans la chambre, je n'y trouvai pas cet aspect de misère et de désordre qu'offre souvent la demeure des pauvres : tout était propre, rangé, brillant même ; la vieille infirme était couchée dans un lit soigné et presque paré, et sa figure reposée et calme n'indiquait pas de tristes préoccupations. Un bon feu flamboyait dans lâtre ; des girafes jaunes et rouges (l'on était au printemps) étaient placées sur l'appui de la fenêtre ; une statue de la sainte Vierge, un Christ

couronné de buis bénit se dressaient sur la cheminée, et un bon livre que j'ai lu depuis, l'*Ame sur le Calvaire*, se trouvait à portée de la main de la malade. Elle regat mon offrande avec reconnaissance, mais elle ajouta :

« Je n'ai presque plus besoin de rien, mon bon monsieur, depuis que mademoiselle Elisabeth s'occupe de moi. »

— Mademoiselle d'A...? m'écriai-je avec un battement de cœur.

— Oui, monsieur ; vous la connaissez? Oh ! quel ange du bon Dieu ! »

Et s'animant aussitôt, elle me parla avec effusion :

« Figurez-vous, monsieur, qu'elle vient ici tous les deux jours avec sa femme de chambre. Elle met la main à tout ; elle range, elle nettoie, elle me fait lever, elle m'habille, elle me sert, elle, une si belle demoiselle ! Voyez comme tout est beau ici ! C'est mademoiselle Elisabeth qui a apporté ces fleurs, ces rideaux, ce fauteuil, tout... Et puis, elle me fait une bonne lecture dans ce livre ; elle me prépare, les jours de fête, à la confession, à la communion, et quelquefois, pour me réjouir, elle me chante des cantiques d'une beauté ! Ah ! quand elle parle du bon Dieu, voyez-vous, c'est comme si un chérubin descendait du ciel : il faut l'écouter, il faut faire comme elle, il faut tâcher d'aimer Notre Seigneur ! »

Elle se tut, tout émue, puis elle reprit :

« Et ce n'est pas tout ; chez la voisine, à côté, que de bien ne fait-elle pas ? Elle apprend à travailler aux petites filles, elle fait répéter le catéchisme au petit garçon, à ce garnement de Paul qui, avec elle, devient doux comme un mouton : cette famille-là est toute changée depuis que mademoiselle la visite... »

J'aurais écouté pendant des heures ces récits qui m'enchantèrent, qui me faisaient pénétrer dans l'âme et dans la vie d'Elisabeth, et je sentais se mêler à la tendresse qu'elle m'inspirait je ne sais quel orgueil, comme si ses vertus eussent été mon bien, ma gloire, ma couronne ! Quelle femme, quelle mère elle sera ! me disais-je.

Cependant, je ne me faisais pas illusion, et je comprenais que pour l'obtenir, il fallait au moins ne pas paraître indigne d'elle. Je m'observais scrupuleusement alors que j'étais admis au cercle de famille ; j'approuvais les opinions que l'on émettait devant moi, quoiqu'elles fussent souvent en contradiction avec ma pensée ; et même, comme la conversation roulait fréquemment sur des ouvrages sérieux qui passionnaient tous les esprits chrétiens, je résolus de les lire, afin de ne pas rester étranger à ce qui intéressait les parents d'Elisabeth. Je lus ainsi, et avec attention, Frayssinous, Bonald, de Maistre, et pendant ces lectures, je l'avoue, la foi, la vérité investissaient mon esprit : je voyais la lumière, mais je m'en détournais ; car j'étais de ceux qui redoutent de croire, de peur d'être obligés de bien faire. Je ne cherchais dans ces études qu'un sujet de conversation qui me rendit plus agréable à Elisabeth. O miséricorde de Dieu, qui se sert de nos folies mêmes pour nous rendre sages et heureux ! ô quel bon et adroit chasseur que Dieu quand il veut ravir nos âmes !

Un an s'était écoulé : je croyais avoir fait des progrès dans l'amitié de M. et madame d'A..., et je rêvais doucement au jour prochain où je prierais ma mère et mon père de demander pour moi la main de

celle que j'appelais déjà mon Élisabeth. Un soir, j'allai, à l'heure ordinaire, dans cette maison qui m'était si chère; j'entrai dans le salon, mon premier regard, comme de coutume, alla vers mademoiselle d'A.... Elle n'était point là : sa place était vide, sa chaise même n'était pas rapprochée de la table, et sa boîte à ouvrage, que je connaissais si bien, n'était pas à côté de celle de sa mère, ouverte, et n'attendant que l'habile ouvrière. Je vis tout ceci d'un coup d'œil et j'eus le frisson. Madame d'A.... répondit à mon salut d'un air triste, elle avait les yeux rouges; son mari lisait d'un air sérieux et recueilli; Anatole et Georges jouaient aux dames, mais ils ne plaisaient pas comme de coutume, et le petit Christian regardait un album sans avoir l'air de prendre garde aux gravures qui lui passaient sous les yeux. Je m'assis, triste aussi et plein de sombres pressentiments. Était-elle malade? Mais, la mère ne serait pas là! Était-elle absente? seule? Ce n'était guère probable. Après quelques essais d'une conversation pénible et toujours brisée, je hasardai :

« Mademoiselle d'A.... n'est pas souffrante, madame ! »

Sa mère soupira profondément à ce mot; elle leva les yeux sur moi, et deux larmes roulèrent sur ses joues, et elle dit avec effort :

« Ma fille est entrée chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul; son postulat commence; elle ne reviendra plus vers nous : c'est une grande joie pour elle, un grand sacrifice pour nous ! »

« Cette démarche s'est faite sans éclat, ajouta M. d'A...., ma fille n'a voulu parler de son projet qu'à nos parents et à nos vieux amis; elle a disparu sans bruit du monde où elle n'était pas connue... »

Je ne pouvais parler, mon cœur mourait en moi.

Toute ma vie, tout mon avenir, étaient suspendus. Je n'essayai pas même de balbutier quelques mots de sympathie, mais je crois qu'en ce moment on lut mon secret sur mon visage,

Que vous dirai-je de plus? Je passai des semaines et des mois plongé dans une affliction amère et silencieuse; j'avais tout perdu, en perdant cette ombre, cette vision, qui avait passé à côté de moi sans me voir et sans deviner qu'elle était ma destinée. Aux jours de douleur succédèrent les jours de réflexion; je voulus sortir de moi-même, lire, étudier, mais il me fut impossible de lire d'autres livres que ceux qu'elle avait aimés et dont nous avions quelquefois parlé ensemble. L'heure de Dieu était venue! la foi que j'avais repoussée m'inonda, Dieu se révéla à mon âme avec ses souverains attraits; les œuvres de la charité s'offrirent à moi, consolantes et régénératrices; je devins chrétien, d'abord à cause d'Élisabeth, et puis à cause de Dieu! Si j'ai fait quelque bien en ma vie, grâces en soient rendues à Dieu et à son humble servante! Oh! que les voies de la Providence sont admirables!

« Et qu'une femme vertueuse, une pure et pieuse jeune fille ont de pouvoir! » répondis-je.

M. Aimery inclina la tête et dit :

« Puissent les femmes connaître leur puissance et en user dignement ! »

— Et Élisabeth? demandai-je.

— Elle a fourni une sainte carrière, et elle est morte dans le Seigneur, en dirigeant un des hôpitaux de l'Algérie, morte consumée de zèle et de fatigue. Cette âme bienheureuse prie pour nous...

Et il leva au ciel ses yeux où brillait une larme...

M. Boudon.

LA CUISINE HISTORIQUE

Nous sommes entourés des vestiges de l'histoire, disait un ancien. Cette superbe parole, nous pourrions l'appliquer à des sujets plus humbles que les temples des dieux, les marbres du Forum ou les degrés du Capitole; la table, la plus modeste table pourrait, si nous le voulions, nous retracer mille souvenirs de l'antiquité ou des temps modernes. Le nom des héros et des conquérants se rattache à ces fruits, à ces légumes qu'ils ont rapportés dans leurs bagages. Que reste-t-il de leurs expéditions lointaines, si ce n'est cette herbe potagère, ce fruit qui aura attiré les yeux de quelque savant qu'ils menaient à leur suite? Que reste-t-il des modes introduites par tant de reines, de princesses étrangères, si ce n'est un plat, un potage, qui, de la cour, est descendu dans le domaine vulgaire? Et ces financiers si brillants, si recherchés?

leurs hôtels ont disparu, leur luxe n'est qu'un rêve, leur nom survit, attaché à quelque sauce: voilà la gloire du monde! Entrez dans la maison de cet artisan à l'heure du dîner; son petit ragoût est assaisonné de quelques échalottes: il ne se doute pas qu'il a sous les yeux un souvenir des croisades, et que ce condiment fut rapporté, par quelque pèlerin soigneux, des plaines d'Ascalon, de ces plaines qui virent tour à tour le triomphe et la défaite de la croix. Le persil accompagne l'échalotte; le persil vient de Carthage, et par le commerce, il arriva à Marseille. La capucine, qui pousse sous ses fenêtres, orne sa salade; elle vient du Pérou: elle a la couleur de l'or que les ardents compagnons de Pizarro et de Cortez allaient demander à ces terres nouvelles. Voilà le dessert: ce sont des cerises; Lucullus, ayant triomphé de Mithridate, rap-

porta du fond de la Perse le cerisier à Rome; à côté des cerises se trouve un morceau de fromage; se doute-t-on que le fromage fut inventé par Aristé, roi d'Arcadie? Un roi de peuples pasteurs devait se signaler par une telle invention!

Nous ne parlerons pas du *pain*, première nourriture de l'homme. Ce n'était d'abord qu'une galette cuite sous la cendre: l'invention du four et l'addition du levain à la pâte amenèrent peu à peu le pain au degré de perfection où il est parvenu aujourd'hui. Un Egyptien nommé Amos, inventa le four, et les Béotiens perfectionnèrent cet aliment devenu si nécessaire, et dont une culture difficile et des manipulations longues et pénibles nous procurent le bienfait.

Le *potage*, premier plat de tous les diners français, est dû aux Gaulois. Ils faisaient bouillir leurs viandes et ils mêlaient au bouillon des herbes et des légumes. Au moyen âge, on diversifiait beaucoup les soupes: le riz, l'orge, les pâtes d'Italie, les amandes, les herbes entraient dans leur composition.

Le *potage à la reine*, fait avec des blancs de volaille, était le mets favori de la reine de Navarre, la Marguerite des Marguerites: on le lui servait tous les jeudis, et il a conservé parmi nous son antique réputation. Au temps de Boileau, le potage à l'*Écu d'argent* avait de la renommée; on le faisait avec du verjus et des jaunes d'œufs, et il tirait son nom de l'enseigne du traiteur qui l'avait inventé. Depuis, les potages à la *Crécy*, à la *Faubonne*, à la *d'Escignac*, à la *Brunoise*, etc., nous rappellent les talents de quelques cuisiniers de grands seigneurs; mais aujourd'hui, quoique le potage nous paraisse encore indispensable, on n'en sert plus un grand nombre, ainsi qu'on le faisait aux banquets et aux festins des princes et des grands d'autrefois. Du temps de Louis XIV, dans un petit dîner d'amis, on servait quatre potages, aux quatre coins de la table; dans un dîner d'apparat, on en servait une trentaine, bien alignés, sur deux files; on alternait seulement du *grave au doux*; ainsi, à un consommé de bœuf succédait un lait d'amandes, puis venait une purée de légumes, une bisque d'écrevisses, et ainsi de suite. Louis XIV, à ce qu'assure Saint-Simon, mangeait à chacun de ses repas de plusieurs potages remplis de jus et pleins d'épices; c'est ainsi qu'il ouvrait ces repas où il se montrait si grand mangeur. Remarquons en passant que ce roi, qui arriva à une si belle vieillesse, ne but jamais que du vin trempé d'eau, et ni thé, ni café, ni chocolat.

Les grosses viandes, qui forment le fond de la cuisine, sont en usage de toute antiquité, depuis l'époque où le Seigneur permit à l'homme de se nourrir de la chair des animaux. Les Grecs croyaient que Prométhée, le premier, avait fait tuer et manger les bœufs, qui jusqu'alors n'avaient été égorgés que sur les autels, afin de se rendre les dieux propices. Il y a là probablement quelque confusion de la Fable et de l'histoire sacrée.

L'Iliade nous offre des modèles de cuisine primitive. Le compagnon d'Achille, Patrocle, pour fêter les hôtes de son ami, fait rôtir devant un feu pétillant une échine de porc et la sert brûlante aux convives. Lorsque, cédant aux larmes de Priam, Achille lui rend le corps de son malheureux fils, et offre même aux mânes d'Hector les honneurs funéraires, il fait servir au roi des Troyens et à ses serviteurs les chairs d'une brebis grillées sur le feu, et ses esclaves font circuler

le pain, placé dans des corbeilles élégantes. De nos jours, les mœurs des tribus arabes, vivant sous la tente, rappellent cette cuisine homérique: les moutons entiers sont rôtis en plein air, seulement, par une recherche à laquelle ne songeaient pas les héros d'Homère, on les farcit de dattes et de pistaches, condiment fort apprécié par les voyageurs.

Le gibier a précédé sur la table des premiers hommes, la chair des animaux domestiques. Il était plus naturel de manger l'animal poursuivi et forcé à la chasse que le paisible compagnon de la vie rurale, le bœuf qui traînait la charrue ou le mouton qui donnait sa laine. Ce n'est pas sans cause que les étymologistes tirent le mot gibier de *cibus*, nourriture. Les plus anciens écrits font mention de la venaison parmi les substances alimentaires. Les Hébreux, fatigués de la mâne, ce don mystérieux du ciel, demandèrent de la chair, et un vol de caillies s'abattit sur leur camp. Il y en avait la hauteur de deux coudées, dit le Livre des Nombres. Ils mangèrent, ils furent rassasiés, mais le Seigneur, irrité de leur intempérance et de leurs murmures, les châtia. Les Athéniens estimaient beaucoup le petit gibier, alouettes, becs-figues, bécasses; le faisan, l'oiseau du Phase, leur avait été apportés par les Argonautes, au retour de la Colchide; ils devaient le paon à Alexandre, qui l'avait rapporté de l'Inde, et l'on sait que jusqu'au quinzième siècle de notre ère, le paon fut regardé comme un plat excellent et distingué. Les Romains faisaient grand état du gibier, quel qu'il fût, à poil ou à plume; ils aimaient, dans leurs somptueux repas, à voir servir des sangliers entiers, qui portaient dans leurs flancs des multitudes d'oiseaux: c'était le *sanglier à la troyenne*. Au moyen âge, le gibier faisait tout l'ornement des tables seigneuriales, et les rigoureuses lois sur la chasse, édictées par nos rois et par les rois d'Angleterre, disent assez le prix que l'on attachait à cet aliment.

L'usage de la volaille est aussi d'une haute antiquité. Les *poulets sacrés* élevés dans l'enceinte des temples peuvent faire présumer qu'on mangeait quelques-uns de leurs cousins-germains sur la table des consuls et des généraux. En Grèce, les Déliens excellaient dans l'art d'engraisser les poulets; les habitants de l'île de Cos élevaient de grosses volailles dans des lieux sombres et clos, et ils transmettent ce précieux secret aux Romains; les pigeons servaient aux sacrifices; on les utilisait aussi comme messagers, et on les servait accommodés de mille manières. La volaille était encore très-estimée au moyen âge: lorsque le saint roi Louis allait servir les malades et les pauvres lépreux, il leur faisait apporter des *gelines* ou poules de sa propre table, et tête nue, à genoux, il découpait ces viandes, qu'il offrait aux pauvres de Jésus-Christ. On assure que ce fut Jacques Cœur qui apporta en France les premiers coqs d'Inde. La poule au pot était le souhai paternel de Henri IV à son peuple; mais il ne fut pas exaucé, car on peut croire que depuis ce temps-là l'usage de la volaille fut de plus en plus restreint aux classes riches de la société. On l'apprête de toutes les façons, et les ragoûts dont elle forme la base, ont retenu les noms de quelques grands seigneurs illustrés par leurs cuisiniers. Le poulet à la Marengo se rattache à un souvenir imposant: le soir de la bataille, le jeune vainqueur eut faim, et son maître-queux n'avait à sa disposition qu'un pauvre

poulet, sans beurre ni lard. Ce Vatel, désespéré, chercha dans sa douleur même une inspiration : il accommoda son poulet à l'huile d'olive, il y ajouta de l'ail, des champignons, les épices qu'il rencontra sous la main, et le ragout fut trouvé exquis ; il occupe encore sa place dans les livres de cuisine.

Les pâtés de canard d'Amiens étaient déjà en renom au dix-septième siècle.

Le poisson était fort estimé des anciens ; ils faisaient des folies pour leurs murènes, leurs rougets et leurs dorades : l'esturgeon et le turbot étaient en grand honneur parmi eux, et les huîtres paraissaient aux Romains de la décadence quelque chose d'indispensable à la vie. Vitellius en mangeait cent douzaines à chacun de ses quatre repas, et Cicéron lui-même avait donné l'exemple de cette voracité. Nos ancêtres, grands mangeurs, n'avaient pas pour le poisson la même estime ; on le voit figurer dans leurs repas les jours de jeûne et d'abstinence : le roi Philippe le Hardi dinait ces jours-là avec un *potage de harengs* et deux petits mets ; Louis XI, dans sa vieillesse, se faisait servir des lamproies de la Loire ; mais jusqu'à l'époque de Louis XV, où l'art des sauces est arrivé à son comble, on ne voit pas que les habitants des fleuves et des mers aient joui d'une vogue populaire.

Les légumes, si bien acclimatés parmi nous, sont d'origines bien diverses. Sous combien de zones différentes ont-ils crû avant que l'art et la culture les eussent acclimatés en Europe ! Voici le plus vulgaire des légumes, le chou : il vient d'Égypte. On le doit aux conquêtes des Romains ; l'asperge croissait en Asie, et l'artichaut, ce savoureux chardon, en Andalousie, et sans doute en Afrique. Les épinards viennent de l'Asie mineure ; le cerfeuil, dédié à Cérès, de la Sicile ; quant aux fèves, très-communes en Grèce, on connaît la défense de Pythagore à leur endroit. Les haricots sont originaires de l'Inde, et la laitue de l'île de Cos ; ce fut Rabelais qui apporta en France la laitue romaine ; les lentilles, contre lesquelles l'impétueux Esaü troqua son droit d'aînesse, étaient la nourriture des classes pauvres en Égypte, et l'on sait les regrets que les oignons et les poireaux d'Égypte laissaient aux Hébreux dans le désert ; quant aux pois, les anciens en mangeaient, mais pas durant leur primeur ; en revanche, cet excellent légume était fort apprécié par les courtisans de Louis XIV, car nous voyons dans les lettres de madame de Maintenon l'impression que produisait l'apparition des pois nouveaux : « Le chapitre des pois, écrit-elle, dure toujours : l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé et le plaisir d'en manger encore, sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours.

» Il y a des dames qui, après avoir soupé avec le roi, et bien soupé, trouvent des pois chez elles pour manger avant de se coucher, au risque d'une indigestion, c'est une mode, une fureur, et l'une suit l'autre. »

La pomme de terre, rapportée de la Virginie par sir Walter Raleigh, popularisée par Parmentier et protégée par le bon Louis XVI, est à la fois le plus nouveau et le plus populaire des légumes ; mais aujourd'hui un ouvrier, un artisan voit à bas prix sur sa table des légumes, des herbes, des salades que les rois ne pouvaient se procurer jadis ; car on lit dans les détails sur l'histoire d'Angleterre, que Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, ne pouvait pas trouver une

salade pour son dîner ; on n'en cultivait pas aux environs de Londres, là où abondent de nos jours les plus beaux légumes de toutes les contrées du monde.

On peut appliquer aux fruits ce que nous disions des légumes. Nos tables voient les productions de toutes les zones, depuis l'ananas américain et les fraises du Chili jusqu'aux fruits de l'extrême Asie. La pomme, richesse d'une de nos provinces, était fort aimée des Romains, et ses principales variétés tiraient leurs noms des principales familles sénatoriales. On connaissait la Claudienne, la Marcienne, l'Appienne, etc. La poire avait été apportée en Italie par Pyrrhus. Celles de bon chrétien furent apportées en France, de la Calabre, par saint François de Paule, que l'on nommait le bon homme ou le bon chrétien par excellence. L'abricot vient de l'Arménie et l'amande de la Mauritanie. La cerise, nous l'avons dit, est un trophée de Lucullus, et la pêche, ce fruit délicieux à l'œil et au goût, nous vient également de la Perse, dont elle rappelle le nom. On assure que les Phocéens l'introduisirent dans les Gaules, et ce fut un officier retiré de Louis XV qui, dans ses longs loisirs, cultiva les espaliers de Montreuil et leur fit produire en abondance des fruits magnifiques. Les châtaignes viennent de la Lydie, l'orange de la Chine. Le connétable de Bourbon cultiva le premier l'orange en France ; le citron et la figue sont originaires de la Syrie, les coings de l'île de Crète, les mûres également de la Chine, et ce ne fut qu'au septième siècle de notre ère, sous Justinien, que l'utile mûrier fut introduit en Europe. Les prunes furent importées par les croisés, de Damas en Syrie. On doit la mirabelle au bon roi René, la reine-claude à la femme de François I^{er}, et la prune de Monsieur tire son nom du frère de Louis XIV, qui aimait beaucoup cette espèce. Le raisin vient de l'Asie ; les Phéniciens introduisirent la vigne en Sicile, et un Toscan, banni de Clusium, sa patrie, l'apporta dans les Gaules. Ce présent excita, dit-on, l'envie de nos ancêtres, et sous la conduite de Brennus, ils franchirent les Alpes pour s'emparer de cette terre d'Italie où croissaient des fruits si précieux. Aujourd'hui, de tant de fruits divers, quel est celui qui ne mûrit pas sous le doux climat de la France ?

Parmi les ragouts, les pâtisseries, les plats de dessert que nous mangeons aujourd'hui, il s'en trouve beaucoup d'origine ancienne ou d'introduction étrangère. Qui ne connaît dans les petits ménages l'humble bouilli réchauffé aux prunes et aux raisins ? Ce mets bizarre nous vient de l'Espagne. Nous lisons dans la vie des premières religieuses carmélites, fondées en France par le cardinal de Bérulle, qu'un jour de Sainte-Thérèse, les Vieilles Mères espagnoles qui les formaient à la vie religieuse, voulant leur faire fête, accommodèrent de la morue (la règle ne permettant pas la viande) avec des raisins et des prunes. Aucune des novices ne put goûter à ce plat qui ravissait d'aise les bonnes sœurs venues d'au delà des Pyrénées ; elles furent surprises en voyant qu'on n'aimait pas en France un si délicieux ragout. De nos jours, ce ragout, ainsi que le riz au lait et au safran, est fort en usage dans la Flandre et dans les pays soumis jadis à la domination espagnole. Le friandeau nous vient, dit-on, de l'Asie ; les beignets sont d'invention sarrazine ; Joinville nous apprend que les Sarrazins en offrirent à saint Louis en lui rendant la liberté. Les échaudés

sont une invention du moyen âge, de la même date que les oublies et les darioles, si en vogue alors, si méprisées aujourd'hui. Les *madeleines* doivent leur nom à la cuisinière du cardinal de Retz, et aujourd'hui encore ce petit gâteau est une des renommées de Commercy, ville dont le fougueux cardinal était seigneur. Du reste, même sous Louis XIV, la pâtisserie était peu remarquable; le lait et le fromage en faisaient presque tous les frais. Aux bals de la cour, on servait des gâteaux mollets faits avec du fromage mou, des gâteaux de Milan, couverts de fromage fin et de beurre, des talmouses, des ratons, toujours au fromage. Les ramequins et les fondues sont un legs de ce temps où régnait l'omnipotence du fromage. On connaissait aussi alors les massapains (les vers de Boileau le rappellent), les biscuits, les macarons, mais rien de tout cela n'atteignait les recherches délicates de nos jours. Le baba est d'origine polonaise; on doit son introduction en France à Marie Leckzinska, ou pour mieux dire, aux cuisiniers qui voulaient flatter ses habitudes nationales.

Les liqueurs que l'on servait dans les bals étaient le rossolis, une espèce de punch qui devait ressembler au grog des Anglais; des jus de fruits et de l'aigre

de cédre, limonade faite avec du jus de citron et à laquelle on mêlait des tranches de citron confit. Le chocolat (mode espagnole) le café et le thé étaient les boissons usitées au déjeuner, et, entre tous les vins, Louis XIV préférait les crus de Bourgogne. Le vin de Bordeaux ne fut mis à la mode que par le maréchal de Richelieu. Avant Louis XIV, les vins d'Orléans, ceux du Dauphiné et ceux même des environs de Paris étaient presque les seuls dont on fit usage.

Au temps de Louis XV, les raffinements de la cuisine furent portés au dernier point. La haute cuisine, comme on l'appelle, date de cette époque. Carême et Plumerey furent les continuateurs des officiers de bouche du roi, des financiers et des grands seigneurs. On faisait pour le roi une omelette, dite à la royale, qui coûtait 50 écus; elle était composée de truffes, de chairs de volaille et de gibier, etc. Sous l'empire, sous la restauration, la cuisine s'est de plus en plus raffinée, et les plus modestes tables empruntent aujourd'hui quelques échantillons à toutes ces magnificences. Que souhaiter à ceux qui dînent, si ce n'est un bon estomac et aussi un bon cœur, qui, sur la part du riche prélève parfois la part du pauvre, la part de Dieu? XXX.

POUR QUELQUES CHIFFONS

I

On était aux premiers jours d'octobre; la clôture des classiques vacances ramenait de nombreuses pensionnaires à la maison d'éducation dirigée par madame d'A...., dans une des plus belles résidences de la banlieue de Paris. Ce domaine, autrefois maison de plaisance d'un haut personnage, était devenu le sanctuaire de l'étude et l'asile de l'innocence. Innocence un peu malicieuse quelquefois, car les jeunes filles y faisaient assaut de ces petits coups de langue qui sont leurs armes à elles, armes parfois non moins blessantes qu'un coup d'épée, et dont il est souvent plus difficile de se garantir.

Mais cette fois l'innocent troupeau ne pensait point à mal, et rentrait tristement au bercail, tête baissée, songeant aux plaisirs évanouis, à la liberté perdue, au foyer paternel, toujours trop tôt quitté. La bise d'automne jonchait de feuilles jaunies les allées du parc, et un frisson glacial vous saisissait en rentrant dans les vastes dortoirs où l'on avait à ranger son bagage.

Cette dernière opération n'était pourtant pas sans quelque charme. On avait de part et d'autre quelques nouveaux colifichets à se montrer; c'était à qui pouvait en étaler de plus beaux, et en plus grand nombre, aux yeux de l'assistance émerveillée et parfois envieuse.

Les récits des sites de famille, des voyages et des divers amusements qui avaient rempli les deux mois qu'on venait de traverser, devait défrayer bien des ré-

créations, et distraire plus d'une fois pendant la classe: récits empreints de vanité, et dans lesquels l'imagination venait souvent en aide à l'insuffisance des matériaux. On se faisait gloire d'avoir beaucoup à dire, et l'on se serait volontiers livré à la recherche des plaisirs, moins pour les plaisirs en eux-mêmes que pour la satisfaction de les raconter, de dire: J'y étais. Combien de gens d'un âge plus raisonnable ont aussi cette faiblesse, et négligent leur vrai bonheur, le repos de leur existence pour sacrifier au préjugé qui s'attache, dans le monde, à ce qu'on est convenu d'appeler plaisir.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées, qu'on s'était un peu accoutumé de nouveau à l'exil, et qu'avec la mobilité naturelle à la jeunesse, on prenait les impressions du milieu où l'on se trouvait. Quelques nouvelles pensionnaires étaient l'objet des remarques, de la critique, et quelquefois d'un enthousiasme qui durait peu, parce qu'il s'attachait tout d'abord aux qualités purement superficielles qui, si elles n'en accompagnent d'autres, plus solides, ne fixent pas longtemps l'estime.

II

Le dialogue suivant avait lieu sous les marronniers du promenoir:

« Il paraît que madame d'A.... vient de renouveler le personnel de sa maison! Que dites-vous de la nouvelle femme de charge?

— Rien de bon: la soupe est encore plus claire qu'autrefois, et l'abondance est un mensonge.

— Sous le rapport du vin seulement, mais l'eau y fait compensation!

— Et le bœuf?

— C'est au moins de la cinquième catégorie.

— Nos pommes de terre sont bien malades!

— Nos omelettes sont accommodées à la pomnade du lion...

— Décidément la nouvelle cuisinière n'a pas mes sympathies!

— Et nos sous-maitresses?

— Ah! pour mademoiselle Marie, c'est différent!

— Quelle belle personne!

— Quel air distingué!

— Comme elle est bien mise!

— Comme elle se coiffe bien.

— Elle ne me plaît pas, dit une petite pincée.

— Et pourquoi donc?

— Elle est trop élégante. A-t-on jamais vu une sous-maitresse avoir de pareils airs!

— Cela prouve que c'est une personne bien née. Aimerez-vous mieux la voir comme la nouvelle maitresse de la petite classe?

— Madame Dupré?... Elle offre l'excès contraire. Quelle triste figure!

— Comme elle est mal fagotée dans sa maigre robe de toile.

— On ne l'accusera pas d'outrer la crinoline, on dirait qu'elle n'a pas même un jupon.

— Son bagage ne la gêne pas non plus; quelle différence avec les malles et les cartons que j'ai vus entrer à la suite de mademoiselle Marie!

— Chut, on pourrait nous entendre; l'enfant que vous voyez là-bas est justement la fille de madame Dupré.

— Elle n'est pas plus gentille que sa mère. »

La petite fille qu'on venait de désigner avait effectivement entendu, sans le vouloir, une partie de cette conversation. Elle s'était hâtée de s'éloigner, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle courut se jeter dans les bras de sa mère en lui disant : « Ah! maman, nos malheurs ne sont pas encore finis, on te méprise; on me méprise aussi, parce que nous sommes pauvrement habillées! »

La mère s'efforça de calmer son enfant en lui persuadant que cette impression défavorable pourrait se dissiper avec le temps; elle l'engagea à ne combattre les préventions que par de bons procédés, et à chercher sa valeur réelle dans la sagesse et l'application; pour elle, plus découragée que jamais, elle offrait à Dieu cette nouvelle douleur, conséquence de toutes celles qu'elle avait déjà souffertes.

III

On croirait à peine, malgré l'expérience qu'on en fait chaque jour, à quel point le prestige de la toilette ajoute à l'impression qu'on produit; il n'est que trop vrai que la mise semble faire partie intégrante de l'individu.

Mademoiselle Marie, autour de laquelle les pensionnaires formaient une petite cour, les dominait avec cette assurance que donne la confiance en soi-même. Cette jeune personne appartenait à une famille des plus honorables, et avait paru avec avantage dans le monde où il s'en était fallu de peu qu'elle

occupât une haute position. Des revers de fortune l'avaient atteinte sans la réduire à la pauvreté, et c'était plutôt dans le but de faire l'essai d'une carrière que pour remédier à une pressante nécessité que mademoiselle Marie avait accepté l'emploi d'institutrice.

Cette profession est pénible, et trouve plutôt sa récompense dans le bien qu'elle opère que dans les satisfactions personnelles. Elle participe de l'abnégation de l'apostolat et de la dignité du sacerdoce. Ainsi l'avait comprise mademoiselle Marie, qui cherchait à se servir de l'influence qu'elle acquerrait sur ses élèves pour leur donner quelque avis salutaire, quelque bon conseil à l'occasion.

Elle s'aperçut avec peine de l'espèce d'éloignement que ces enfants irréfléchies témoignaient pour madame Dupré, de leur dédain pour sa petite fille, et de la tristesse qui dominait ces dernières, au point de leur ôter en quelque sorte leurs facultés, et de justifier ainsi, jusqu'à un certain point, le peu de cas qu'on faisait d'elles. N'était-ce pas l'image de ce qui se passe tous les jours dans le monde, et un pensionnat n'est-il pas le monde en abrégé?

Elle surprit un jour la petite tourbe insolente pressant de questions insidieuses la pauvre jeune femme, afin d'éprouver son savoir et de la mettre dans l'embarras; elle vint fort heureusement à son secours en répliquant pour sa timide compagne : « Allez, mesdemoiselles, allez à vos leçons; si vous vous donnez la peine d'étudier, vous n'auriez pas besoin de faire tant de questions, dictées par la paresse. Si cela vous arrive encore, vous serez sévèrement punies. »

Aussitôt toutes les péronnelles de retourner bien vite chacune à sa place, honteuses d'avoir été prises en flagrant délit, et se promettant d'être plus réservées à l'avenir.

Un regard de reconnaissance de la jeune femme salua la jeune fille.

Marie prit affectueusement la main de madame Dupré, et, avec la franchise qui lui était naturelle, lui dit résolument : « Vous souffrez, n'est-ce pas? »

— Oh! oui.

— Nous sommes collègues, c'est être presque sœurs; auriez-vous assez de confiance en moi pour me dire vos peines et me permettre de les adoucir? »

IV

Sollicitée aussi gracieusement, cette confiance fut bientôt accordée, et mademoiselle Marie apprit de la bouche de sa compagne ce qu'elle avait, du reste, à peu près deviné. M^{me} Dupré était veuve, elle avait épuisé ses dernières ressources durant la longue maladie à la suite de laquelle son mari avait succombé; et pour vivre ensuite avec son enfant elle avait dû vendre le reste de son mobilier et de ses vêtements. L'insuffisance des travaux à l'aiguille, la nécessité de donner quelque éducation à l'orpheline l'avaient enfin décidée à solliciter un emploi chez madame d'A..., qui donnait toujours volontiers la préférence aux personnes qu'elle trouvait moyen de s'attacher sans bourse délier. Les conditions de l'engagement de madame Dupré avaient été que sa fille serait nourrie et enseignée dans la maison; cet avantage devait tenir

lieu d'appointments à la malheureuse mère, trop contente encore de trouver à ce prix un asile et du pain qui allaient bientôt manquer à elle et à sa fille.

Mais que d'autres besoins restaient encore à satisfaire ! non-seulement la considération leur faisait défaut à cause de leur humble accoutrement ; mais le froid, qui commençait à se faire sentir, leur imposait une souffrance de plus.

Marie supplia la pauvre femme de vouloir bien lui permettre de lui offrir un petit trousseau convenable, en partageant avec elle le sien, heureusement très-bien fourni par une mère prévoyante. Animées par son exemple, la maîtresse de pension, et les autres dames attachées à l'établissement, et qui n'y avaient pas du tout songé, voulurent contribuer à sa bonne œuvre, et fournirent aussi leur offrande, qui fut utilisée pour la petite fille. Tout cela se fit si secrètement que les élèves ne purent s'en apercevoir. Désormais mieux vêtue, et surtout consolée par ces témoignages de bienveillance, la jeune veuve parut tellement transformée, que les pensionnaires, modifiant

leur premier jugement, finirent par la trouver très-intéressante. Elle reprit confiance en elle-même, se façonna à sa profession, monta en grade dans cette maison, où elle fut, par conséquent, mieux rétribuée. Plus tard, sa fille, devenue d'élève institutrice, y occupa aussi un poste important, et toutes deux se firent une position dans l'honorable carrière de l'enseignement.

Pour mademoiselle Marie, dont la maison de madame d'A... n'avait été qu'un premier échelon, elle n'y était plus depuis longtemps ; elle a professé à l'étranger, et a souffert à son tour plus d'une vicissitude. Tel qui procure à d'autres le bonheur ne réussit pas toujours à le rencontrer pour soi-même. Mais, quelles qu'aient été les tribulations essayées par cette charmante personne, elle a dû conserver, comme un baume pour ses blessures, le souvenir consolant du service rendu à une infortunée dont personne ne s'occupait, et qu'elle a sauvée du découragement au prix de quelques chiffons.

JOSÉPHINE DE GAULLE.

Enigme Historique.

Désigné pour aller porter le nom de la France à l'extrémité du monde, j'eus pour guide et pour protecteur un roi ; je péris sous les coups de la tempête ou sous le couteau des sauvages ; ni ma patrie ni ma veuve n'ont connu mon sort ; la tempête populaire emporta le monarque. — Quel est mon nom ?

L'ÉCHAFAUDAGE

Sur la frise d'un édifice
Aux vertigineuses hauteurs,
Pierre et Jean, ouvriers sculpteurs,
Sont occupés à leur office.

L'œil ne voit qu'une planche entre eux
Et la profondeur de la rue,
Planche étroite que dans la nue
Soutiennent des cordes à nœuds.

Autour d'eux le soleil s'étale
Sur l'ardoise au reflet brillant ;
Près de sa gouttière natale
Le moineau jase en sautillant

A leurs pieds la ville déroule
Ses vanités et ses trésors ;
Une brume indique les bords
Où le fleuve à pas lents s'écoule.

Mais ces tableaux si curieux
N'ont plus rien qui touche leur âme ;
Pierre commence un chant joyeux,
Jean soupire et songe à sa femme.

Il la voit des yeux, de l'esprit,
Dans sa chambrette toujours close ;
Il voit la tête blonde et rose
Du chérubin qu'elle nourrit.

A ces objets, dans sa paupière,
Une larme est prête à venir ;
Un cri soudain que jette Pierre
Le distrait de ce souvenir.

« Jean, si Dieu ne nous vient en aide,
» C'est fait de nous, nous sommes morts,
» Cette corde est usée et cède
» Sous le poids trop lourd de nos corps.

» A nous, amis ! Dieu ! quelle attente !
» Secourez-nous ! pas de retard !
» J'entends du bruit dans la charpente,
» On vient, mais il sera trop tard.

» Pour que cette corde vieillie
» Résiste encor quelques instants,
» Il faut que, sans perdre de temps,
» L'un de nous deux se sacrifie.

» Eh bien ! c'est à moi de mourir ;
» Je suis garçon, seul sur la terre ;
» Toi, camarade, époux et père,
» Vis pour ceux que tu dois nourrir ! »

A ces mots, il tombe, il rend l'âme,
En se brisant sur le pavé ;
Jean pleurait, mais il fut sauvé :
Quel bonheur pour sa pauvre femme !

CHARLES LAFONT.



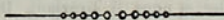
LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 11

Notre collection de ce mois offre au choix des abonnés une grande quantité de morceaux de musique de tous genres. Mais la saison touche à sa fin et nous aurons bientôt à nous occuper des nombreuses nouveautés que nous réserve le catalogue de janvier 1860. Nous pouvons affirmer d'avance que celles des compositions nouvelles qui sont sous presse, et dont les titres nous sont déjà connus, réunissent toutes les conditions désirables. Parmi les morceaux de

chant, nous pouvons en signaler plusieurs, dont voici les titres : *Savoir attendre*, romance par Bussine, pour basse ou contralto ; *la Reine des Abeilles* ; *la Cruche cassée*, et *Nuit de Noël*, par Jules Couplet ; puis, une ravissante berceuse intitulée *Dodo*, par M. *.

La *Straniera* de Bellini, la *Caravane*, de Grétry, *Lo-doiska*, de Krutzer, trois belles ouvertures à quatre mains, peuvent être également promises en toute assurance.



REVUE MUSICALE

La bise gémit à travers les fentes des portes, et la pluie bat les vitres des fenêtres; le soleil n'a plus de rayons, les arbres plus de feuilles, les prairies plus de paquerettes. Adieu, campagnes où nous avons trouvé de doux parfums et de beaux ombrages; adieu, ruisseaux, dont nous avons écouté le frais murmure. L'hirondelle a quitté le vallon solitaire, l'abril s'est endormie dans sa chrysalide, tout repose au sein de la nature; tout s'éveille au milieu de la civilisation: voici les artistes qui reviennent, les théâtres qui s'emplissent, les nouveautés qui se produisent; après le *far niente* de l'été commencent les plaisirs de l'hiver. L'humanité toujours avide, toujours instable, croit trouver le bonheur dans la variété des choses et dans la multiplicité des événements.

Contrairement à notre habitude, qui est de nous occuper des grands théâtres, avant d'en venir aux petits, nous parlerons aujourd'hui de l'opérette de M. de Flotow, représentée il y a peu de temps aux Bouffes-Parisiens. Quoiqu'on puisse enregistrer bon nombre de succès éclatants, dans la petite salle du passage Choiseul, il faut convenir qu'en vue sans doute de justifier son enseigne, M. Offenbach a laissé pénétrer dans ce théâtre une foule de farces, d'un goût si déplorable et d'une si triviale immoralité, qu'il était impossible d'en raconter les détails. Cette fois, bien que le libretto ne soit pas de nature à inspirer les idées saines et élevées qui devraient toujours présider aux œuvres de l'intelligence, car le théâtre doit être un amusement, et un enseignement populaire, nous avouons que la pièce intitulée *la Veuve Gropin*, paroles de M. de Forges, musique de M. de Flotow, est sortie de l'ornière où vont s'engloutir, depuis quelques années, tant de nouveautés de tous genres. La partition du savant auteur de *l'Ame en peine* et de *Marta*, est le gracieux badinage d'un maître habitué à des combinaisons d'un ordre bien plus élevé. Cependant, cette œuvre légère a un cachet distinctif; l'économie des développements n'y fait aucun tort à l'élégance des mélodies, et dans la plus grande partie des morceaux on retrouve le style correct et la distinction connue de l'éminent compositeur.

La romance du marquis a produit un excellent effet, l'air *Postillon au galop* est plein de verve et de mouvement; néanmoins, nous ne dissimulerons pas notre préférence pour le petit trio qui s'enchaîne si habilement au duo qui lui succède. Certes, M. de Flotow, s'est montré fort modeste en portant aux Bouffes-Parisiens un ouvrage dont l'Opéra-Comique eut eu le droit de se faire honneur. Mais ce théâtre a également ouvert ses portes à des nouveautés musicales, et nous citerons pour commencer *la Pagode*, opéra comique en deux actes, paroles de M. de Saint-Georges, musi-

que de M. Fanconner. Ce compositeur dont le nom est inconnu en France, est un Belge qui a publié, il y a quelques années, un album pour piano et violon; ouvrage d'une certaine importance et qui révélait chez l'auteur les qualités d'un habile harmoniste; il possède le style, et le style viendra en aide à l'idée, lorsqu'il saura l'affranchir de certaines réminiscences qui lui prêtent parfois un caractère vulgaire.

L'ouverture de *la Pagode* est très-originale et, peut-être, trop riche d'instrumentation. Le principal motif est celui d'une marche indienne que l'on retrouve avec plaisir dans le cours de l'ouvrage. Le joli air de Williams : *Sous l'abri de ce vert feuillage*, est parfaitement dit par Jourdan; les couplets : *Les fleurs n'ont qu'un jour*, ont été vivement applaudis; le duo : *Ils sont là ces trésors précieux*, a produit un très-bon effet, et sauf le finale du second acte, qui laisse beaucoup à désirer, on peut dire que l'ouvrage a réussi. Ce n'est pas en un jour que s'apprend le difficile métier de compositeur dramatique, aussi doit-on beaucoup espérer de l'avenir d'un musicien qui, dès son début, apporte les qualités sérieuses que l'on distingue dans cette partition.

Au théâtre Lyrique, nous avons eu *les Violons du Roi*, opéra comique en trois actes, paroles de M. Henry Boisseaux, musique de M. Delfès. Il va sans dire que le roi c'est Louis XIV, et que les violons sont les marmitons de M. Béchamel, premier cuisinier de Sa Majesté. Mais pour expliquer le nombre infini de scènes spirituelles et bouffonnes qui s'enchaînent dans cette pièce, il faut dire à nos lectrices que le Florentin Lulli, tout en pratiquant avec succès l'art culinaire, a inoculé à cette petite troupe de pâtronnets la science musicale; ce qui fait qu'on prépare les sauces en chantant de très-jolis airs, ma foi ! L'ouverture de cet opéra qui commence par le *God save the king* est fort habilement arrangée; mais que c'est loin, bon Dieu, de ce *God save the king* de Haendel, si majestueusement composé pour la musique des gardes de Georges III ! M. Delfès aurait dû ne pas débiter par ce morceau qui ne pouvait manquer d'appeler la comparaison. Un allegro à trois temps a fait grand effet, à cause de sa valeur propre, et aussi du contraste. Un trio syllabique très-bien dessiné, un couplet : *Il hésitera*, vivement applaudi, un chœur : *Place au sorbet du roi* d'un bon style; enfin, un menuet instrumental, remarquable à tous les titres, tels sont les éléments principaux du succès des Violons du roi.

Le théâtre Italien a rouvert ses portes avec *la Traviata*, chantée par M^{me} Penco, MM. Gardoni et Graziani. Depuis, on a repris *l'Italiana in Algeri*, *il Giuramento* et *Rigoletto*.

On annonce, pour la saison prochaine, un opéra

de M. Braga, le célèbre violoniste. Merly que nous avons déjà vu et entendu à l'Opéra, débutera dans *Sémiramide*. M^{me} Borghi-Mamo chantera le rôle d'Arsace.

La séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, pour la distribution des prix et récompenses a eu lieu la semaine dernière; on y a exécuté deux fragments symphoniques de M. Conte, lauréat de 1853, et la cantate de M. Giurand, qui a remporté

le grand prix de cette année. L'éloge d'Adolphe Adam a été lu par M. Halévy, secrétaire perpétuel.

M. Boulo, le ténor qui a successivement appartenu aux théâtres de l'Opéra-Comique et du Grand Opéra, vient d'être nommé professeur de chant à l'école succursale de Toulouse, en remplacement de M. Grosseth, appelé au Conservatoire de Paris.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

PAIN DE SEMOULE A L'ALLEMANDE.

Pour un litre de lait, quatre cuillerées de semoule; sucrez bien et faites bouillir en remuant. Prenez un moule de fer-blanc, plongez-le dans l'eau bien fraîche; battez en neige huit blancs d'œuf et quand la semoule est cuite, mettez-y avec soin les blancs d'œuf, versez dans le moule, et entourez-le de glace ou placez-le, la tête en bas, dans un saladier rempli d'eau froide.

Faites une crème à la vanille ou au citron avec les huit jaunes d'œuf, et versez-la sur le gâteau au moment de servir.

Quelques personnes, au lieu de crème, l'arrosent de sirop de groseilles.

HACHIS DE MOUTON AUX FINES HERBES.

Enlevez les chairs d'un gigot froid, ôtez-en les nerfs, hachez-le bien fin; prenez une bonne cuillerée de beurre, une cuillerée d'échalottes hachées, passez-

les dans le beurre sans leur laisser prendre couleur, joignez-y des champignons hachés, du persil haché, mêlez le tout ensemble, liez avec un peu de farine, mouillez avec du bouillon et avec le jus du gigot. Quand cette sauce est cuite et un peu épaisse, ajoutez le hachis de mouton saupoudré de poivre et de noix de muscade. Laissez mijoter le tout et servez, en entourant la viande de croûtons frits.

THÉ DE BŒUF.

Lorsqu'un malade ne digère plus les aliments solides, on peut essayer de lui donner l'essence de viande de bœuf, ce que les Anglais appellent *beef-tea*. On prend une livre de viande de bœuf, sans nerfs ni graisse; on la coupe en dés, on les met dans une bouteille semblable à celle dont on se sert pour les conserves-Appert; on y ajoute une cuillerée d'eau; on bouche, on ficelle et on fait cuire au bain-marie pendant une demi-heure. La bouteille est remplie alors d'un jus excellent et de facile digestion.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE XI. — 1, Riche dessin d'Aube — 2 et 3, Parure au plumetis — 4, Mouchoir de fillette — 5, Écusson avec A. C. enlacés — 6, Écusson avec S. O. P. — 7, H. B. — 8 et 9, Parure au plumetis sur toile — 10, Isabelle — 11, Mouchoir élégant, plumetis — 12, Écusson avec J. G. — 13, Albertine — 14, Écusson avec C. B.

PLANCHE DE PATRONS.

15, Manche de l'Aube du n° 1 (Broderies) — 16, Écusson avec Anna — 17, Entre-deux pour objet de trousseau — 18, V. C. — 19, M. L. enlacés — 20, Écusson avec A. S. enlacés — 21, Henriquette — 22 à 24, Pelote au crochet — 25, O. V. enlacés — 26, M. V. enlacés — 27, Écusson avec B. S. — 28, A. L. — 29, Entre-deux — 30, L. E. enlacés — 31, A. C. — 32, Écusson avec C. P. — 33 et 34, Entre-deux — 35, J. O. S. — 36, E. L. — 37, Elisabeth — 38, Chancelière en tapisserie, dessin égyptien. — 39, Écusson avec P. R. — 40, V. G. — 41, Écusson avec Rose — 42, Porte allumettes en plumes — 43, C. C. — 44, H. V. R. — 45 à 49, Patron d'un amazone.

Enfin, je te tiens, ma Jeanne chérie, et je ne te laisserai plus échapper. Sais-tu que tu m'as donné de sérieuses inquiétudes, que ton silence, en se prolongeant, a fait naître en moi les idées les plus noi-

res, et que je me suis prise à détester cette Suisse, dont les beautés te faisaient oublier Florence et tes promesses.

Grâce à Dieu, mes sombres pressentiments étaient

des chimères, et nous voici de nouveau dans notre petite chambre, bien heureuses de nous retrouver, l'imagination riche en souvenirs qui égaieront nos jours d'hiver, et plus que jamais disposées à travailler pour nos amies.

N'est-ce point aussi ton avis, Jeanne? Pourquoi donc cet air triste et ce visage allongé?

— Ah! que je voudrais, chère Florence, avoir ta raison, et, comme toi, me trouver toujours satisfaite; mais, hélas! il n'en est point ainsi, et depuis mon retour, je suis toute chagrine, regrettant sans cesse les jours écoulés...

Paris me semble affreux avec son ciel gris, ses boues et ses brouillards; je prends en pitié la Seine, quand je me rappelle le lac aux eaux si bleues, si transparentes; enfin, mes regards cherchent à tout instant cet horizon de montagnes auquel on s'habitue si vite, et dont la privation me fait cruellement souffrir.

Encore, si au lieu de la Seine, c'était le Rhône qui coulait à Paris, ce serait une compensation. Il est si beau ce fleuve, il se déroule avec tant de majesté dans le bassin que lui a creusé la nature entre les Alpes et le Jura; si beau quand, rapide et blanc d'écume, il abandonne Genève, s'élançant comme un torrent dans un lit sauvage et profondément encaissé!

Mais c'est à Bellegarde, surtout, qu'il m'a vivement impressionnée. En quelle joyeuse et charmante société je me trouvais alors, tu le sais; et je lis dans tes yeux que tu attribues à ces aimables compagnons de voyage tout le charme de mes souvenirs. Tu as raison, peut-être, et, pourtant, tu ne serais pas dans le vrai si tu croyais que j'apporte dans mes récits l'ombre de l'exagération. Écoute et juge :

Le cœur léger, l'âme émue de reconnaissance pour le Dieu bon qui nous avait conduits au sein d'une si belle nature, nous suivions un joli sentier bordé de chênes, de lierres grimpants, et semé de fleurettes, dont quelques-unes ont pris le chemin de Paris. Audessus de nos têtes, un ciel radieux; de temps à autre, une source jaillissant à point pour étancher la soif qu'excitait en nous une course rapide.

Mais, tout à coup, s'arrêtent les rires joyeux, les voix qui résonnent; un sentiment profond d'admiration, de respect et presque de terreur nous saisit tous à la vue du spectacle qui s'offrait à nos yeux.

Devant nous, s'étendait une nappe immense, dont les eaux calmes glissaient doucement, avec majesté : image d'une belle vie qui n'a pas connu d'orages. Mais ce calme était tempête, c'est celui qui précède la tempête. Voici qu'un obstacle arrête brusquement les eaux; mugissantes et terribles, elles se fraient un passage à travers les rochers, emportant dans leur course fouguese des débris, des troncs d'arbre, quelquefois le corps d'une chèvre imprudente. Puis, tout disparaît, le torrent et ce qu'il entraîne, la vie aussi bien que la mort; tout se perd en tournoyant dans un abîme dont jamais les hommes ne pourront sonder la profondeur.

Penchés sur ce gouffre, perdus dans l'immensité, palpitant et sentant courir dans nos veines ces frissons qui sont l'expression la plus suprême d'une forte émotion, nous subissons malgré nous l'influence mystérieuse et terrible qu'exerce invinciblement sur nous la vue d'un abîme. Encore quelques minutes,

et nous obéissions à cette force magnétique, à cette voix qui nous appelait...

Mais un bruit lointain, un grondement sourd nous annonce que tout n'est pas fini; et, jetant un regard au delà de cet amas de rochers, de ce chaos qui avait arrêté le cours du Rhône, nous le voyons s'élançant de nouveau : le fleuve n'est pas à tout jamais perdu, le voici qui reparait, toujours rapide, encore sauvage, et pourtant plus maître de lui-même. Un peu plus loin, dans un ravin profond, il s'en va recevoir et mêler à ses eaux celles de la Valserine, qui, désormais, fera route avec lui; puis, comme un vainqueur, il poursuit sa marche. Autour de lui, tout s'aplanit; les rives escarpées s'abaissent, des prairies verdoyantes se déroulent, des villes apparaissent, et avec elles, la richesse, l'abondance, la vie et les lumières. Le torrent est devenu un fleuve civilisé.

— Et ma petite Jeanne, un poète descriptif de premier ordre! Que serait-ce si je lui demandais ses impressions sur Genève et son lac, Lausanne et Vevey, le mont Blanc et Chamounix!

— Oh! je ne tarirais pas, ou plutôt peut-être je garderais le silence, un silence plus éloquent qu'un discours en trois points. Comment avec la langue vulgaire exprimer tant de splendeurs? Ne vaut-il pas mieux se taire, reconnaissant son impuissance, sa petitesse en face de l'infini?

C'est à cet état d'anéantissement que nous étions réduits, sur le bateau à vapeur qui nous ramenait de Lausanne à Genève.

Le soleil éclairait les glaciers; le mont Blanc, dont le profil nous apparaissait comme celui d'un géant endormi, contrastait par son éclat éblouissant avec les teintes bleues et adoucies du reste de la chaîne : Ah! que des heures passées ainsi semblent douces et rapides; alors on oublie tout....

— Je m'en suis aperçue, et gardais rancune au mont Blanc de me remplacer ainsi dans le cœur de Jeanne. Mais aujourd'hui je me sens toute confite en bonnes et généreuses dispositions et je t'absous, très-chère, d'autant plus volontiers que tu viens, sans t'en douter, de m'aider à remplir une promesse, à tenir un engagement contracté à l'égard de nos amies.

De retour à Paris, je leur avais donné ma parole que tu pensais à elles, et que tu leur reviendrais chargée d'un bagage poétique dont elles profiteraient les premières.

Tu t'es, il me semble, acquittée de cette tâche de manière à les satisfaire; aussi, après t'avoir, en signe de remerciement, donné une tendre baiser, nous allons passer aux explications que l'approche du jour de l'an rendra si nombreuses le mois prochain.

— Chère Florence, ne pouvais-tu retarder encore un réveil si douloureux? C'en est donc fait, il me faut un peu moins rêver au passé, et m'occuper du présent : quel présent, bon Dieu! la pluie, la bise, des jours sans soleil, le tumulte et les embarras d'une grande ville! Toi qui es mon médecin, indique moi vite un remède, sinon tu me verras pâlir et....

— Je vous ordonne.... Oh! quelque chose de bien facile : instillez-vous goutte à goutte le breuvage, que sous forme d'apologue, composa pour des cas semblables M. Bersot, et tu seras guérie, ma bonne et chère Jeanne :

Une douce sérénité

A reparu sur ton visage ;

A la fin, de ton front s'est enfui le nuage

Qui, des secrets tourments de ton cœur agité

Fut si longtemps le témoignage.

A mes sages avis tu dois ce bonheur-là,

Car ce que tu fis pour cela,

Je le conçois assez : tu hantas le grand monde,

Nos salons, nos jardins, où l'élégance abonde ?

— Nullement. — Tu courus à nos brillants concerts ?

— Non. — J'entends : m'y voilà ! Tu t'occupes de vers ?

— Non. — Les romans du jour ? — Allons quelle folie !

Beau moyen de guérir de la mélancolie !

— Eh bien, tu t'es distraité, consolé par le jeu ?

— Tu te moques. — Tu fus admirer la nature

Hors de nos cités, dans quelque aimable lieu ?

Les prés, les bois, les fleurs, que sais-je ! une onde pure ?

— Non, ce n'est point cela. — Point cela. — Je te jure.

— Qu'as-tu donc fait ? — J'ai prié Dieu !

COTÉ DES BRODERIES.

1, RICHE DESSIN d'aube à broder sur tulle, en application de nansouk. Les contours des motifs sont retenus par un gros cordonnet. Les nervures des feuilles, les barbes des épis se font également au cordonnet. Ce dessin peut aussi s'exécuter en reprise, sur tulle avec un fil plat.

2 et 3, PARURE DE JEUNE FILLE à broder au plumetis sur mousseline ; la mousseline peut être double, depuis le feston jusqu'à la guirlande, ou *vice versa*.

4, MOUCHOIR DE FILLETTE, plumetis et point d'armes.

5, RICHE ECUSSON, plumetis et point d'armes ; avec A. C., enlacés, anglaise, plumetis.

6, ECUSSON, plumetis et feston ; avec S. O. P., gothique, plumetis.

7, H. B., gothique, plumetis.

8 et 9, PARURE à broder au plumetis ou au point de poste, sur toile ou sur nansouk double.

10, Isabelle, gothique, plumetis.

11, MOUCHOIR ÉLÉGANT, plumetis et point d'armes.

12, ECUSSON, feston et plumetis ; avec J. G., gothique, plumetis.

13, Albertine, anglaise, plumetis.

14, ECUSSON, plumetis et feston ; avec C. B., gothique, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

15, DESSIN destiné à la manche de l'aube donnée sur le côté des broderies (n° 1).

16, ECUSSON, feston et plumetis ; avec Anna, romaine, plumetis.

17, ENTRE-DEUX, plumetis ou broderie anglaise ; destiné à un objet de layette ou de trousseau.

18, V. G., romaine ornée, plumetis.

19, M. L., enlacés, lettres variées, plumetis.

20, ECUSSON, couronne de bluets, plumetis ; avec A. S. enlacés, anglaise unie, plumetis.

21, Henriquetta, anglaise unie, plumetis.

22 à 24, DESSUS DE PELOTE au crochet. Cette pelote, dont la planche donne le tiers, doit être faite en fil un peu fin, et produit l'effet d'une guipure.

Toutes les étoiles, faites séparément, doivent être ensuite cousues ensemble, quand on les a disposées telles qu'elles le sont sur la planche, les groupant autour d'une plus grande étoile, qui n'a pu être indiquée,

étant cachée par la rose (n° 23) qui la recouvre et occupe le milieu.

Voici l'explication de cette étoile, par laquelle il faut commencer :

1^{er} RANG. — 12 mailles chaînettes ; réunir pour former une boucle.

2^e RANG. — 2 brides dans une maille chaînette, 5 mailles chaînettes, 2 brides à côté dans la deuxième maille chaînette, — faire en tout 24 brides.

3^e RANG. — 1 demi-bride au milieu des 5 mailles chaînettes du rang précédent, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride au milieu des 5 demi-bridés du rang précédent, etc.

4^e RANG. — 1 demi-bride sur la demi-bride du rang précédent, 3 mailles chaînettes, 3 brides dans la quatrième maille chaînette des 7 du rang précédent, 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride sur la demi-bride du rang précédent.

5^e RANG. — 3 demi-bridés sur les 3 brides du rang précédent, 7 mailles chaînettes, 3 demi-bridés sur les 3 brides du rang précédent.

6^e RANG. — 1 demi-bride au milieu des 3 demi-bridés du rang précédent, 3 mailles chaînettes, 1 bride au milieu des 7 mailles chaînettes du rang précédent, 2 mailles chaînettes, 1 bride dans le même point que la bride précédente, 2 mailles chaînettes, 1 bride encore dans le même point, 2 mailles chaînettes, 4 quatrième bride toujours dans le même point, 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride comme au commencement, etc.

Autour de cette étoile, ainsi terminée, placez dix petites étoiles, comme le n° 24, dont voici l'explication :

1^{er} RANG. — 12 mailles chaînettes, réunir pour former une boucle.

2^e RANG. — 12 demi-bridés sur les 12 mailles chaînettes du rang précédent.

3^e RANG. — 2 brides dans chaque demi-bride du rang précédent (en tout 24 brides).

4^e RANG. — 2 brides, 5 mailles chaînettes, 2 brides à côté des deux autres, 5 mailles chaînettes, etc.

Les petites étoiles terminées, il faut, ainsi que nous le disions, les grouper en suivant la disposition marquée sur la planche :

10 autour de l'étoile du milieu, dont 8 doivent être attachées par un point seulement à l'une des dents qui terminent cette étoile, et 2 qu'on place de manière à ce qu'elles se trouvent en face l'une de l'autre, doivent être rattachées à deux dents. — Cette irrégularité ne nuit en rien à l'harmonie de l'ensemble, et est indispensable, puisque nous avons 12 dents et seulement 10 étoiles.

Quand toutes les étoiles sont disposées et rattachées ensemble, on peut considérer le travail comme terminé et placer ce joli dessus sur une pelote de satin bleu ou rose.

La rose n° 23 est une addition charmante, mais dont on peut se passer.

En voici l'explication :

1^{er} RANG. — 6 mailles chaînettes, réunir pour former une boucle.

2^e RANG. — 10 demi-bridés dans les 6 mailles chaînettes.

3^e RANG. — 1 bride dans la première demi-bride du rang précédent, 5 mailles chaînettes, 1 bride dans la

troisième du rang précédent — c'est-à-dire qu'on en passe une — 1 bride, etc. (en tout 8 brides).

4^e RANG. — 1 demi-bride, 5 brides et 1 demi-bride dans la dent formée par les 5 mailles chaînettes du rang précédent, 1 demi-bride, 5 brides et 1 demi-bride dans la deuxième dent, etc.

5^e RANG. — 5 mailles chaînettes, une demi-bride, entre deux dents du rang précédent, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride entre les deux autres dents, etc.

6^e RANG. — 1 demi-bride, 7 mailles chaînettes et 1 demi-bride dans la dent formée par les 5 mailles chaînettes du rang précédent, ainsi dans chaque dent du rang précédent.

Faire de la même manière 6 rangs, en ayant soin d'augmenter chaque rang d'une maille chaînette, pour le premier rang de la dent et de 2 brides dans le rang qui termine l'écaillé.

Cette rose doit être cousue sur l'étoile du milieu.

23, O. V., enlacés, lettres variées, plumetis.

26, M. V. enlacés, lettres variées, plumetis.

27, ECUSSON LÉGER, plumetis et point d'armes; avec B. S., gothique, plumetis.

28, A. L., anglaise ornée, plumetis.

29, ENTRE-DEUX, plumetis ou broderie anglaise pour objet de layette ou de trousseau.

30, L. E., enlacés, lettres variées, plumetis.

31, A. C., anglaise fleurie, plumetis et point d'armes.

32, ECUSSON, couronne fleurie, plumetis et point d'armes; avec C. P., romaine unie, plumetis.

33 et 34, ENTRE-DEUX, plumetis et feston, ou broderie anglaise.

35, J. O. S., grande romaine ornée, plumetis.

36, E. L. romaine ornée, plumetis.

37, Elisabeth, anglaise ornée, plumetis.

38, CHANCELIERE EN TAPISSERIE. Cette chancelière, nouvelle création de madame Legras, produit un effet aussi charmant qu'original.

La nature et la disposition des dessins, sphinx et hiéroglyphes, l'agencement des couleurs, qui tranchent sans se heurter, tout concourt à faire de ce meuble de cabinet un véritable objet d'art; cadeau d'étrences qui sera apprécié de tous les hommes de goût. Nous remettons l'explication de la monture au mois prochain.

39, ECUSSON, plumetis, avec P. R., anglaise, plumetis.

40, V. G., gothique, plumetis.

41, ECUSSON, feston et plumetis; avec Rose; anglaise mignonne, plumetis.

42, PORTE-ALLUMETTES en plumes. Pour ce petit objet d'exécution facile, prenez des plumes de cygne, de poule ou de pigeon, à votre fantaisie. Les dernières étant plus fines, donneront à votre travail plus de légèreté.

Dépouillez-les de leurs barbes, et coupez-en 18 de même longueur (12 centimètres) destinées à former le dossier de la hotte. — Inutile de dire qu'il faut toutes les placer dans le même sens, de manière à obtenir un côté beaucoup plus étroit que l'autre. Pour les fixer l'une à côté de l'autre, prenez une aiguille enfilée, et passez-la à travers toutes les plumes aux deux bouts et au milieu.

Taillez maintenant 36 plumes de 7 centimètres de long, destinées à former le devant de la hotte — attachez-les entre elles de la même manière que tout à

l'heure, et posez ce devant sur le dossier en le fixant avec l'aiguille ou avec des fils de laiton.

Pour obtenir la forme cintrée du devant, indiquée par la planche, il suffit de tailler un peu plus courtes les plumes destinées à occuper le milieu du devant.

Fermez l'ouverture du bas soit avec une petite rondelle de carton, soit avec des plumes coupées de manière à former un demi-cercle grand comme la moitié d'un pièce de 10 centimes.

Pour terminer le haut du dossier, taillez 4 plumes de la longueur de ce haut, et fixez-les par 4 épingles posées de haut en bas, qui entrent de cette manière dans les tuyaux des plumes.

Un petit anneau en ruban ou en laiton sert à accrocher ce porte-allumettes.

Une chenille ou une petite ruche doit garnir le devant de la hotte en haut et en bas. — Des nœuds de ruban ou de velours peuvent encore rendre cet objet plus élégant.

Les plumes peuvent être blanches, ou bien alternées, blanches et noires, comme sur la planche.

43, C. C., romaine simple, plumetis.

44, H. V. R., anglaise ornée, plumetis et point d'armes.

45 à 49, PATRON D'UN CORSAGE AMAZONE.

Ce corsage se fait en drap, et se borde d'un ruban ou d'un lacet posé à cheval.

45, Devant.

46, Petit côté du dos.

47, Dos.

48, Jupe ou basque, qui doit être placée ainsi que l'indiquent les lettres de repère, entre le devant et le dos du corsage, de manière à garnir le bas du petit côté, qui n'est point, sur la planche, accompagné de basque, comme les deux autres parties nommées plus haut.

49, Manche qui peut être garnie d'un revers.

Si l'on veut donner à ce corsage la forme ouverte indiquée sur la gravure, il suffit d'évider le devant en suivant la ligne courbe indiquée sur la planche, depuis le mot devant jusqu'au n° 30 à peu près.

MODES.

Nous avons, à la lettre, suivi vos instructions du mois dernier, mis en pratique vos conseils, usé de sagesse et d'économie; aussi croyons-nous avoir le droit, chère madame la Mode, de vous demander pour cette fois un peu de nouveau; nos mères se joignent à nous pour réclamer l'appui de vos lumières; parlez.

— Une telle confiance me flatte infiniment, aimables amies; seulement, comme mes attributions sont nombreuses, mon empire immense, j'ai peur en m'engageant avec vous dans un voyage d'exploration, de vous tenir si longtemps à mes côtés que la nuit et avec elle le sommeil ne viennent nous surprendre.

— Oh! madame, vous parlez si bien que nous sommes sûres, parfaitement sûres de vous écouter nuit et jour, sans avoir la plus légère envie de dormir.

— Vous êtes de petites flatteuses que j'ai fort envie de punir par un seul mot qui me dispensera du discours auquel vous me condamnez :

Rien de nouveau sous le soleil.

— Quoi! madame, les chapeaux, cette hiver, ne différeront en rien de ceux de l'an dernier; les étoffes seront absolument les mêmes?

— Je n'ai rien dit de tout cela ; mais seulement que je m'imposerais un silence absolu, si vous continuiez de m'étourdir de vos babillages. Et d'abord, pourquoi voulez-vous apporter des changements à la forme de vos chapeaux ? Est-ce qu'ils ne réunissent pas la triple condition de tenir sans épingles, d'avancer un peu sur le front, pour vous préserver des névralgies, et de cacher assez les oreilles et les joues pour empêcher les fluxions ? Hé bien, de ce côté rien n'est changé. Quant aux couleurs et aux ornements, ils varient beaucoup, à l'infini même ; les modistes n'ont jamais eu tant d'imagination ; jamais leurs doigts de fée n'ont mis plus de goût et d'art à garnir avec un rien vos chapeaux et vos coiffures : nœuds, choux torsades, glands, cordelières, écharpes, tout cela se porte. Le velours est en grande faveur, velours noir avec ornements de velours *Solferino*, *Magenta*, *fuchsia* ou *pêche* (variétés de la couleur primitive, appelée rouge par nos grand-mères).

— Et les robes ?

— Est-ce de l'étoffe ou de la façon que vous voulez parler ?

— De la façon, s'il vous plaît.

— Oh ! bien, alors, j'ai du nouveau à vous apprendre et à vous montrer, si vous voulez m'accompagner chez Gagelin. Là, vous verrez la robe *Isabeau*, robe de dîner, robe à grand air, que vous adopterez sur-le-champ, si vous avez une tournure élégante et un port de petite princesse. C'est un perfectionnement de la robe dite *fourreau*, *tunique* ou sans couture. Seulement, au lieu de boutonner au milieu du corsage, ce qui est vraiment par trop vieux, la robe *Isabeau* boutonne sur le côté en formant une courbe indescriptible ; encore une fois, allez la voir.

Le bas des robes se garnit beaucoup de larges biais de velours ; les manches sont très-amples ou très-étroites : l'antique *gigot* reparait décidément, mais avec des variantes.

Pour coin-de-feu, je vous ai commandé de petites vestes soutachées qui feront vos délices ; pour les filles des rois, je les brode en or et en argent.

— N'avez-vous rien à ajouter aux explications de manteaux, données en octobre.

— Non, attendu que mes renseignements étaient dès ce jour-là au grand complet : j'insiste seulement sur un détail qui vous a échappé peut-être, c'est la bordure d'astrakan, aussi distinguée qu'elle est commode pour rallonger des manteaux un peu courts ; ce vêtement tendant à devenir sans cesse de plus en plus long.

Pour vos petites sœurs, la maison Leclerc a de charmantes toilettes dont nous donnerons le détail. Nous avons remarqué avec chagrin que les capotes s'en vont pour faire place au chapeau amazone, sur le compte duquel, j'en ai peur, il faudra mettre bien des rhumes.

— Mais, madame, il dépend de vous de le proscrire.

— Pour cela, il faudrait que les petites filles fussent moins gâtées, moins volontaires, et se regardassent un peu moins dans la glace.

— Je ne comprends pas le rapport....

— Vous allez le comprendre : il fut un temps où

j'étais la bonne amie des petites filles : douces, soumises, elles ne s'occupaient nullement de leur toilette, laissant ce soin à leurs mères ; qu'elles étaient simples et gentilles alors ! Mais voilà qu'un beau jour, un méchant lutin, dans un moment de colère, ayant foulé aux pieds sa capote de piqué blanc, et ne voulant pas, cependant, manquer la promenade, s'en vient prendre le chapeau de son frère, le pose sur sa tête, se regarde et bientôt s'admire ; la nouvelle coiffure donnait à l'enfant un petit air mutin qui lui allait à ravir. Toute fière, elle alla vers sa mère, bien sûre de n'être pas grondée, puisqu'elle était gentille ; et de ce jour-là commença le règne du chapeau *amazone*, rival des *Coligny*, des *Henri III* et des *Pelissier*.

Encore un conseil : si d'aventure, vous aviez une soirée, avant le mois prochain, qui vous portera des toilettes de bal, n'hésitez pas et choisissez chez madame Baussier une couronne de verveine, le *nec plus ultra* du genre.

Enfin, si l'une de vous, chères amies, allait bientôt devenir une madame, qu'elle pose sur son front une guirlande de fleurs d'orange et de myrte ; c'est un million de fois plus joli que toutes les fleurs variées affectées jusqu'à présent à cet usage.

Et sur ce, au revoir.

EXPLICATION DE LA TAPISSERIE.

Ce charmant modèle est destiné à un coussin ou à un dossier de chaise. S'il vous arrivait, chères amies, d'être effrayées de la savante combinaison des couleurs et de la multiplicité des points que vous aurez à compter, vous pourriez simplifier le travail en vous procurant le même modèle exécuté et colorié sur canevas préparé, modèle dont le prix est de 6 fr., et si vous vouliez en même temps recevoir toutes les laines et les soies nécessaires à son exécution ; canevas préparé, laines et soies ne vous coûteraient que 13 fr.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

GRAVURE COLORIÉE. — *Toilette de jeune fille*. — Robe de alletas, forme *Isabeau* ; corsage plat, rond, montant, fermé ainsi que la jupe par des pattes accompagnées d'agrafes ; ceinture à boucle ; manches plates avec petit *jokey* ; col et manchettes de mousseline.

Toilette de fillette. — Robe de popeline ; manteau de drap léger, bordé, ainsi que la pélerine, d'un biais écossais ; manches larges, à grands revers, poches garnies de boutons et d'un biais écossais ; chapeau *amazone*.

Toilette d'enfant. — Jupe et corsage en popeline de soie, avec bordure soutachée en garniture de passementerie ; manches à revers, ornées de la même manière ; écharpe et nœud sur le côté.

GRAVURE NOIRE. — *Amazone*. — Jupe et corsage en drap ; corsage à moitié ouvert, orné de boutons et d'aiguillettes ; manches à revers, également ornées d'aiguillettes, chemisette et manches bouffantes en batiste ; feutre avec plume de coq.

Toilette de ville. — Robe tunique en moire, ornée du haut en bas de choux de dentelle ; manches larges retenues par un poignet, avec choux de dentelle ; parure en mousseline brodée ; chapeau de velours, avec écharpe et touffes de roses.

ÉPHÉMÉRIDES

1^{er} NOVEMBRE 837. — INAUGURATION DU PANTHÉON D'AGRIPPA.

Le magnifique temple dédié par l'ami d'Auguste à tous les dieux de l'Olympe, fut consacré par le christianisme et dédié par le souverain pontife, Boniface IV, à la mère de Dieu et à tous les saints martyrs. C'est un des plus beaux monuments religieux de Rome. « Ce monument, dit l'abbé Gerbet, qui figurait l'empire romain sous sa forme la plus élevée, la forme

religieuse, qui montrait dans Rome, non l'arsenal de toutes les victoires, mais le forum de tous les cultes, est resté debout pour recevoir du culte vraiment universel une régénération sublime. » Grégoire IV le dédia à tous les saints de l'Eglise, et en fit le centre de la fête qu'il établit dans ce but.

Mosaïque

En Ligurie, quand plusieurs prétendants demandaient la main d'une jeune fille, ses parents les réunissaient dans la salle du festin. A la fin du repas, la jeune Ligurienne paraissait sur le seuil, tenant à la main un vase plein d'un doux breuvage : tout le monde attendait en silence. La jeune fille s'avancait d'un pas, puis jetant les yeux autour d'elle, elle s'approchait de celui qu'elle avait préféré, et lui versait à boire : c'en était fait, elle avait choisi, ils étaient époux.

Marc-Aurèle a dit dans ses pensées : Il faut passer cet instant de vie conformément à notre nature, et nous soumettre à notre dissolution avec douceur, comme une olive mûre qui en tombant semble baiser la terre qui l'a portée et rendre grâce au bois qui l'a produite. Sainte Blandine fit ce qu'a dit Marc-Aurèle, et le fit au milieu des tortures subies au nom de Marc-Aurèle. Elle était bien vraiment comme l'olive mûre, mais dans le jardin des Oliviers.

SAINTÉ-BEUVE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : A tous ses ennemis un noble cœur pardonne.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Parquet

Publié et imprimé tous les 15 jours, le 15 novembre 1859.

M. P. L.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles-du-Calvaire, 1.

27 année Novembre 1859

Bruxelles Desterbecq Rue du Casino 10^{es} Porte de Cologne

N° 11.

Amsterdam Desterbecq Nieuwmarkt 6 Over S. Nicolas Straat

Ayuntamiento de Madrid



Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

